Vitaly Doudko

EN FIN DE COMPTE

Pièce de théâtre

Traduit du russe par Bruno Bisson,

avec la participation de l’auteur

Titre original :

ГАМБУРГСКИЙ СЧЁТ

Vitaly Doudko

EN FIN DE COMPTE[[1]](#footnote-2)

**Pièce de théâtre**

Personnages

**Igor**, adolescent trisomique

**Denis**, interprète

**La maman de Denis**

**La maman d’Igor**

**Le papa d’Igor**

**Boris**, ou **Bob**, camarade de classe de Denis

**Martynov**, ami de Denis

**Ioulia**

**La mère de Ioulia**

**Valéria**

**Ksénia**

**Rita**

**Un premier collègue**

**Un deuxième collègue**

**Artiom**

**Le Médecin (en maladies infectieuses)**

**Irina**

**Le gardien** **d’église**

**Sa femme**

**Leur fils**, adolescent

**Une surveillante de la Galerie Trétiakov**

**Une interprète simultanée**

**Des interprètes simultanés**

**Natalia Pavlovna**

**Taïssia**, ou **Taïa**

**Un consultant**

**Un rapporteur**

**Un président de la commission d’inspection**

**Les membres de la commission d’inspecttion**

**Un serveur**

**Un vendeur**

**Deux sportives**

**Un paon**

**Un moineau**

**Première partie**

**Course sur place**

**Denis** (*au téléphone à Martynov*). Elle a travaillé à Intourist, comme guide dans les musées de Moscou et de la région. Nerveuse, exaltée, insensée de peinture. La Renaissance italienne, le Moyen-Âge, Giotto, Le Titien, Giorgione, Raphaël. Une montagne de science, une intello. Ma faute, j’ai cédé, n’ai pas insisté. J’ai laissé courir, j’avais la frousse, je ne maîtriserai pas.

*Réunion internationale.*

*Cabines d’interprétation, munies de panneaux : anglais, russe, français, allemand.*

***Denis*** *interprète dans la cabine d’anglais, remplit la fonction d’interprète pilote : les autres se réfèrent à lui pour les relais.*

**Denis** (*interprétant dans sa cabine*). Depuis plusieurs années les tramways dans nos pays sont mis au deuxième plan en conséquence d’un effet double : d’une part, les infrastructures vieillissantes, de l’autre, l’augmentation du parc automobile privé. L’insuffisance des fonds de roulement a conduit à un report des programmes de modernisation. Ces deux facteurs – surcharge et vieillissement – ont entraîné une baisse de la qualité du service sur les itinéraires de tramways. On voit apparaître la menace d’un cercle vicieux classique.

*Tout à coup la porte de la cabine s’ouvre sur la tête de* ***Denis****: Qu’est-ce que c’est, que ce truc « pogo-effet » ?*

* *Lié à des fluctuations, des secousses, lui souffle un collègue au repos.*

***Denis*** *referme la porte, continue à interpréter. Son interprétation simultanée avance de façon fidèle, il est immédiatement repris par les cabines de français et d’allemand.*

Malgré l’attrait croissant des automobiles particulières, les transports en commun ont une place de plus en plus prépondérante. Les tramways sont efficaces et propres écologiquement car ils contribuent ainsi à la purification de l’air. Les villes ne sont pas agréables à vivre si elles sont équipées exclusivement pour les véhicules à pneus. Le système municipal de voies ferrées est au cœur des transports en commun de qualité supérieure.

*Son temps terminé,* ***Denis*** *sort de la cabine.*

*Sa collègue interprète, une jeune femme, sort avec lui de la cabine de français et s’assoit sur une chaise, sort une bobine de laine et se met à tricoter.*

**L’interprète** (*demandant à* ***Denis***). Le singe de qui ?

**Denis.** Je t’interdis de traiter un stagiaire de singe. Elle est docteur en sciences, professeur d’université, elle a trois enfants.

**L’interprète**. Incroyable.

**Denis.** Elle les a portés, sans lâcher, et voilà tout un tas. Tu critiques une digne collègue.

**L’interprète**. Trois ? Docteur en sciences ? Tu ne confonds rien ?

**Denis.** Le mari s’occupe des enfants, elle obtient ce qu’elle veut. Je n’ai jamais vu une famille aussi unie. Je serais gêné. Personnage morne, pas un interprète simultané. Je t’exclus de mon équipe.

**L’interprète**. Je n’aurais pas imaginé. Jolie, en plus.

**Denis.** Jolie, en plus.

**L’interprète**. Effectivement, avis indécent. Je suis prêt à présenter mes excuses. J’espère au moins qu’elle n’aura rien entendu.

**L’interprète simultanée**. J’ai tout entendu. Je vous pardonne.

**L’interprète**. Merci. (*À* ***Denis***.) Où sont les toilettes ?

**Denis.** Touché ?

**L’interprète**. Règle de l’interprète. Avant de s’installer en cabine, se renseigner pour savoir où sont les sanitaires.

**Denis.** Au bout du couloir à gauche.

*Pause.*

**L’interprète simultanée** (*en l’air*). Je travaillais comme interprète simultanée. Ce jour-là ma cousine traversait la capitale avec ses deux enfants. Ils avaient besoin de passer la nuit quelque part, elle m’a appelée, a parlé avec ma vieille belle-mère. Elle a proposé qu’ils passent la nuit chez nous. La cousine dit que ses enfants avaient la rougeole, de la fièvre. Ma belle-mère est devenue nerveuse, elle n’avait pas le droit de les inviter, la rougeole est contagieuse. Nous avons trois gamins, nous aussi. Elle a conseillé d’appeler le soir quand je reviendrais du travail. La cousine n’a pas rappelé. On a commencé à oublier cette histoire. Et voilà que je me retrouve dans le coin. Je rends visite à la sœur de ma belle-mère pour lui apporter des cadeaux. Elle me dit : « Je m’en fiche de tes enfants, qu’ils soient en bonne santé ou malingres. Ce qui compte pour moi, tu dois héberger mes petits-enfants, même s’ils ont le corps couvert de terribles croûtes. Je sais que tu n’étais pas à la maison. Ma sœur était obligée d’accueillir mes petits-enfants, même lépreux ».

*L’appartement de la* ***maman de Denis****.*

**La maman de Denis**. Je suis sa maman, nous vivons séparément. Les enfants, devenus adultes, vivent séparément, ils ont leurs soucis. Il me manque tous les jours. Il vient me voir, me laisse de l’argent, fait les courses mais le plus souvent nous nous parlons par téléphone. Sa vie est toute chamboulée. De caractère il est doux, équilibré, disposé pour la vie de famille. Je rêvais d’être grand-mère, je raffole de m’occuper des enfants, et puis j’ai arrêté de rêver. Telle est ma destinée.

Tout à coup une amie d’enfance a fait son apparition : mari banquier, voitures coûteuses, les enfants à l’étranger. Elle m’avait oubliée depuis un demi-siècle. J’ai fait un sale coup. J’ai fait semblant de ne pas la reconnaître. Une enfance passée sur le même palier, les anniversaires fêtés ensemble. Nous nous battions pour des moelles des os. Amusant, infantile. L’hiver les patins à glace, l’été à la datcha brûlée par le soleil. La pauvreté, nous ne l’avons pas sentie. Une enfance dans la félicité. Les gars du voisinage, le ruisseau, les pissenlits, les fleurs sauvages. Elle était la première, ne s’en prenait pas aux faibles. Les promenades d’enfants ont disparu, des courtisans à la pelle ! Évacuée de la mémoire. Elle était à genoux à pleurer, elle suppliait de pardonner. Elle a proposé de l’argent. J’étais déchirée mais je n’ai pas cédé. Je me souvenais de chaque jour de notre enfance. Nous jouions au bac à sable ensemble. Nous faisions de la confiture avec des pommes de paradis, minuscules, rouges, sucrées ! Nous mangions en cachette les pommes lavées pour la confiture, maman ne nous grondait pas. Elle faisait semblant de ne pas remarquer. Disparues, les pommes de paradis. Ou les pommiers ont séché d’eux-mêmes, ou ils ont été sciés. Maman est gentille, et maintenant les gens sont méchants, surtout les jeunes filles. Un paysan apportait les pommes dans une charrette. Il jouait avec nous, permettait de caresser son cheval mais restait à côté, au cas où. Le cheval faisait des pets retentissants, on rigolait. On se promenait sur son dos. Le cheval s’est mis à hennir. Le paysan a déclaré que l’animal nous disait bonjour. Le cheval souriait et soufflait un peu du nez. Brave cheval. Un jour nous avons suivi la mise au monde d’un poulain. Nous étions petites mais la scène nous est restée inscrite dans la mémoire. Il est apparu directement sur une couche de paille et a tout de suite essayé de se mettre debout sur ses pattes malingres. Il essayait et retombait à chaque fois. La jument observait son poupon et le léchait. Le poulain a vite réussi à tenir sur ses jambes et a commencé à téter. Bizarre, mais le poulain a déjà sa bouche, sa queue, ses sabots. Tout charmant, fascinant. Comme s’il voulait dire « me voici ! » La campagne pleine d’aventures, de dangers ! Une des fillettes a asticoté le veau qui donnait de la tête. Il a pris son élan et l’a envoyée voler. Les côtes en sang... La chaleur, les fillettes en culotte, sans robe. Le veau a donné un coup fort sur le corps enfantin !.. Elle a eu de la chance avec son mari, on dit qu’il est un type formidable. Elle ne m’a pas invitée à son mariage. Elle m’a dissimulé son mari. Elle éprouvait une crainte que je leur porte la poisse. Sa maman affirmait : une fois mariée, chasse tes copines au loin. Les propos de sa mère lui restaient en travers de la gorge. Elle a eu de la chance avec son mari, les enfants, la situation. Des rumeurs couraient de partout. J’étais heureuse pour elle. J’avais une boule qui grossissait dans la poitrine à gauche, du côté du cœur. Il n’est pas du côté gauche, mais dans le centre. La boule pressait, parfois s’apaisait. Je vis modestement, avec ma retraite. J’entends parler de richesse sans comprendre. À quoi bon en avoir tant ? Soudain j’ai cessé de sentir mes pieds, je souffrais, et puis l’état normal est revenu.

*La commission d’inspection du ministère. Une longue table, des chaises de chaque côté et en bout de table. Au premier plan le* ***Rapporteur*** *et* ***Denis****.*

**Le Rapporteur** (*consultant des papiers*). OK, inconvénients : pas membre du parti, rayé à la place du nom du père.

**Denis**. Une erreur. La mention rayée n’est pas admise. Je complète si vous voulez : « mère célibataire ».

**Le Rapporteur**. Complétez.

**Denis**. Ou bien « Pas d’informations sur le père ». Que préférez-vous ?

**Le Rapporteur**. Les deux expressions fournissent une information et sont équivalentes. (***Denis*** *complète.*) Vous avez passé l’approbation nécessaire. Les époques changent, les gens également. Allez dans le couloir, je vous donnerai signe.

*Les membres de la commission d’inspection, des anciens vétérans arrivent, ils s’assoient. L’atmosphère est tendue. Le* ***Président*** *de la commission s’assoit en bout de table (au* ***Rapporteur****) :* « Faites-le entrer ».

***Denis*** *entre****.***

**Le Président.** Asseyez-vous, Denis Evguéniévitch.

***Denis*** *s’assoit en bout de table, en face du* ***Président****. Le* ***Rapporteur*** *pose une chemise en carton devant chaque membre de la commission. Silence, tous sont plongés dans la lecture des documents.*

**Le Président.** Denis Evguéniévitch, vous participez pour la première fois à cette réunion. Des questions essentielles seront examinées, essentielles pour nous. Vous avez pris connaissance de la terminologie ?

**Denis** (*se levant*). J’ai rassemblé des documents dans la langue et en russe. Je fais des fiches sur les termes clefs.

**Le Président.** Restez assis, restez assis.

**Un membre de la commission.** Avez-vous eu des remarques concernant vos déplacements précédents ?

**Denis.** Non, aucune.

**Le membre de la commission.** Les réunions avec votre participation se sont passées de façon irréprochable ?

**Denis.** Oui, conformément à l’ordre du jour.

**Le membre de la commission.** Vous visez des événements sur l’arène internationale ?

**Denis.** Oui, je lis régulièrement la presse.

**Le membre de la commission.** Pourquoi n’êtes-vous pas membre du parti ?

**Denis.** Je fais partie de la réserve de l’université.

**Le membre de la commission.** Vous êtes déjà assez mûr.

**Denis.** Je suis dans la réserve.

**Le membre de la commission** (*levant la main*). Je recommande Denis Evguéniévitch pour la conférence.

**Le Président.** Qui est pour ?

*Les présents lèvent la main.*

**Le Président.** Denis Evguéniévitch, bonne mission ! Vous êtes libre.

***Denis*** *sort.*

*Le belvédère, curiosité et symbole de la ville.*

*À l’intérieur sont assis* ***Denis*** *et* ***Boris****, chacun un verre de vin en main.*

**Boris** (*une natte sur la tête*). Tu te souviens du belvédère ?

**Denis.** Les années d’école ont passé ici. Les récréations ici, on se lançait des boules de neige, on revenait en classe les mains rouges de froid. Les bagarres avec les loubards qui venaient jusqu’à notre école. Des bagarres dures, jusqu’au sang.

**Boris.** Et tu te souviens, au début du printemps on cassait la glace sur la rivière. Les monceaux de glace s’accumulaient, rampaientt sur les plus proches. On avait épouvante des blocs de glace. Les piles du vieux pont de bois pouvaient s’effondrer à tout moment. Les enfants n’avaient pas le droit de s’approcher.

**Denis.** Tu visites le musée Tchékhov sur la Louka ? À la fin du XIXe siècle il y avait passé des vacances avec sa famille, il y avait pêché, même des écrevisses. Il se faisait cuire de la bouillie sur le rivage. Anton Tchékhov a beaucoup écrit en cette période. Des écrivains illustres, des savants venaient lui rendre visite sur la Louka. Il décrivait la tempête. Un ruisseau endormi et méandreux, qui curieusement déclenche une tempête. La maison de Tchékhov sur la rive, non loin du cimetière de Loutchansk. Son frère le peintre Nicolas Tchékhov y est enterré. Il avait ajouté un personnage dans le tableau de Lévitan *Journée d’automne. Sokolniki*. Il a esquissé une silhouette féminine. Tchékhov eu de la peine à la mort de son frère. Et le camp de pionniers dans une des maisons du domaine ? Ma mère m’y avait envoyé pour l’été avant que j’entre à l’école. Les autres enfants étaient plus âgés. Comment tu vas ? Tu ne t’es pas marié ?

**Boris.** Je suis un célibataire génétique. Toujours seul avec moi-même. « Je prend seul la route… » J’ai échangé mon appartement public contre une maison particulière. Je reste chez moi dessiner. Le public vient barbouiller.

**Denis.** De quoi vit le peuple ?

**Boris.** Les gens bossent dur, sans enthousiasme. Idem en matière du commerce.

**Denis.** Tu as encore des camarades de classe ?

**Boris.** Ils sont tous partis ailleurs. Certains nous ont quittés, mais tu es au courant. Tu n’es pas un habitant permanent. Le train freine devant le quai, le cœur marque un arrêt ?

**Denis.** Il fait des hoquets, il gronde.

**Boris.** Tu es là pour longtemps ?

**Denis.** Une semaine.

**Boris.** Pas trop dru. Bah, oui, tu rends visite à tes proches et tu repars. Conclusion : on vieillit tous. La deuxième moitié de la vie n’est pas loin, terne moitié. Nous sommes liés par des souvenirs inoubliables. Nous sommes toujours amis ?

**Denis.** Ça ne fait aucun doute.

**Boris.** Tu ne réponds pas directement. Pourquoi le cacher ?

**Denis.** De quoi tu parles ?

**Boris.** Nous avons tous les deux grandi sans père. Je ne juge pas, finalement chacun agit à sa guise mais une telle attitude est vexante. On était copains, on se faisait confiance.

**Denis.** Arrête de te faire des nœuds au cerveau. Parle sans détours.

**Boris.** Étudiant, tu venais passer les vacances, une compagnie se formait tout de suite.

**Denis.** Les amis se collaient, disparaissaient.

**Boris.** On buvait ensemble.

**Denis.** Avec modération, du vin bon marché.

**Boris.** Le bon temps, sans souci. Tu faisais des études dans une université prestigieuse de la capitale, je ne t’enviais jamais. J’évaluais à juste titre mes capacités. J’étais impatient de te rencontrer pour les vacances. D’ailleurs, il y avait aussi Sergueï, Léonid, Guennady qui venaient aussi mais ils se joignaient rarement à nous. Nous nous racontions nos victoires sur le front fleur bleue. Surtout ça. À ce moment-là tu étais passé en dernière année.

**Denis.** Ta tresse, pour faire beau ?

**Boris.** Je suis la bohème du coin. Sans tresse ça ne va pas. N’essaie pas de me faire perdre le fil de mes idées.

**Denis.** De quoi du parles ?

**Boris.** Tu as agi salement. On était copain-copains depuis l’école.

**Denis.** En effet. On est devenu copains.

**Boris.** Après ton départ je me suis précipité vers elle.

**Denis.** Bon voyage ! Qu’est-ce que j’ai à voir avec ça ?

**Boris.** En fait, tu avais déjà filé. Tu aurais pu faire signe avant de partir…

**Denis.** Qu’est-ce que tu veux expliquer sur le plan philosophique ?

**Boris.** Tu as changé… Je propose d’éviter les contorsions philosophiques entre amis de longue date. Je veux savoir la vérité. Qu’est-ce qui s’est passé avec elle ?

**Denis.** Avec elle… avec qui ?

**Boris.** Attends, là, tu exagères. Tu casses la baraque. Tu sais radicalement de qui il s’agit.

**Denis.** T’es tombé amoureux ?

**Boris.** Selon toute vraisemblance.

**Denis.** Alors qu’est-ce que ça peut faire, qui y était avant ? Ta disposition est plus importante.

**Boris.** Tu as caché, tu as brouillé les pistes !

**Denis.** Pourquoi devrais-je rendre compte ? Je n’y ai pas fourré mon nez. Elle t’a testé. Je ne comprends du tout de quoi nous bavardons.

**Boris.** Même maintenant tu ne veux toujours pas reconnaître.

*L’appartement de* ***Ioulia*** *et de* ***sa mère****.*

**Ioulia.** Petite, j’étais obéissante, capricieuse ?

**Sa mère.** Tu étais douce, conviviable. Tu as commencé à aller à l’école, tu as retrouvé ta tétine et la suçais en cachette.

**Ioulia** (*en riant*). Je suçais ma tétine ! Je me souviens de la maternelle. Une fois je m’étais levée tôt en hiver et je m’étais habillée toute seule. Tu t’es réveillée, m’as vue habillée, tu m’as donné une gifle, m’as déshabillée et recouchée. Tu me caressais rarement. Je ne pouvais pas faire un pas sans que tu me grondes. Tu me pressais à chaque minute. Mon plus mauvais souvenir d’enfance - tu te dépêche en permanence. Ces rencontres inutiles, ce bavardage. Tu ne t’es pas fait de vraies amis mais tout un tas d’obligations qui ne riment à rien. Toutes ces réunions de conseils pédagogiques, de commissions. Je suis presque orpheline. Tu te sentais mère ? Tu te souviens de Konstantine Lapchine ? Tu l’avais mis dehors.

**Sa mère.** Konstantine ? Un appris timoré, niais.

**Ioulia.** Hirsute ! Médiocre ! Il a connu la science avec son derrière. Après ses études il s’est faufilé, il a vite avancé. Sorti de l’Académie du commerce extérieur, il a été embauché dans une grosse boîte. Il est devenu VIP, Very Important Person, un conseiller de l’ombre. Les grandes décisions sont validées par lui. Il s’est marié. Que le diable l’emporte, Lapchine ! Il a élevé deux enfants, un garçon et une fille. On dit que sa femme est belle. Une tête, dit-on. (*Sur un ton pathétique.*) Elle a réuni toutes les conditions pour ses études et satisfaire ses ambitions. Elle l’a isolé de toute mauvaise fréquentation, avec ses grandes oreilles il était un peu lent. Quelle femme rusée ! Konstantine revient du boulot, il retire sa veste, se lave les mains dans la salle de bains, elle se tient derrière lui en sous-vêtements de rêve ! Et moi, j’aurais pu avoir de la cervelle, être belle, et attendre en tenue de chic. Pourquoi ça ne s’est pas fait ? Leader de compagnies amicales. Toujours au premier rang. On me dédiait des poésies.

**Sa mère.** Oublie ce Lapchine ! Des années plus tard tu t’en souviens.

**Ioulia.** Il est droit dans ses bottes, on ne le fait pas dévier. Mieux vaut un piètre mari que rien du tout.

**Sa mère.** Pour laver les chaussettes, les maillots de corps, les slips ? Avec de l’ambre masculin. Connaisseur en peinture du XVIe siècle !

**Ioulia.** Connaisseur et pas de mari ? D’autres supportent les humiliations, les vexations, l’essentiel est qu’il gigote à côté. Elles maudissent le divorce, ce n’est pas sans raison qu’elles n’étaient pas mariées. Elles inventent je ne sais quoi sur des maris invisibles… Et tes culottes, quelles odeurs ont-elles ? Le Chanel n°5 ? Usées, en plus.

**Sa mère.** Les usées, je les ai jetées.

**Ioulia.** Je rêve de sentir une odeur d’homme. Pour ne pas mourir devenue sauvage mais entourée de ma famille. Tu me pousses sur la voie de la perdition. Tu ne me lisais pas de livres, pas de contes avant de dormir. Svetlana de l’école maternelle était couchée tôt. On m’autorisait à m’allonger avec elle sur le lit et à écouter des contes de Tolstoï, sur le Roi des souris. Ses parents supposaient que j’étais orpheline. Par la suite, j’ai compris : j’étais un enfant non désiré… Maman, pourquoi tu ne m’aimes pas ?

**Sa mère.** Pas vrai, je t’aimais.

**Ioulia.** Tu n’arrêtais pas d’affirmer : « Choisis un mari fiable ». Tu as rejeté sur moi toute ta colère contre papa qui nous avais abandonnées. Pas de caresses, tu ne me prenais pas dans tes bras. Et comme ça jusqu’à quarante ans. Des broussailles infranchissables, des ravins. Je me suis faufilée au prix de marques jusqu’au sang. Incompréhension des gens, incompréhension de ma mère. Toute seule, sans l’aide de quiconque. Où me caser ? Collection qui est un fardeau. Elle s’enrichit. Tatiana m’a offert une baïonnette belge de la Première guerre mondiale. Elle l’a rapportée de là-bas. Les experts du musée d’histoire ont fait des clichés pour les manuels. Je ne cache rien à personne. Quelle arme terrible. Ces galbes, ces crochets. Rien qu’à regarder, ça rend malade. Les soldats faisaient preuve d’art, d’invention dans ces baïonnettes. Dieu nous garde d’un coup de baïonnette ! Ça arrache les tripes avec le cerveau. Les soldats les brandissaient au combat en porte-à-faux ? Mon ignoble vie ressemble à une baïonnette. Je me suis retrouvée seule. Je te hais. Tu me brimais, m’humiliait. L’été tu partais en vacances. Des hommes apparaissaient, disparaissaient. J’attendais. Mais qui ? J’ai souvent eu de la chance. Alors en quoi je me suis trompée ?

*Nouvelle réunion internationale, les cabines d’interprétation, de nouveau* ***Denis*** *remplit la fonction d’interprète pilote.*

**Denis** (*interprétant dans la cabine*). Le gaz naturel est un mélange d’hydrocarbures, pour l’essentiel du méthane. Il est extrait dans des puits spéciaux ou est un gaz d’accompagnement dans la production de pétrole. Il est largement utilisé pour le chauffage de bâtiments, la cuisine ou la production industrielle. Le gaz pour les moyens de transports est acheminé par des gazoducs et est comprimé dans des stations-services. Quand j’analyse la situation qui résulte de l’état du marché du gaz naturel, j’éprouve un sentiment de lassitude. J’ai l’œil gauche qui se met à pleurer tandis que le droit rit avec arrogance.

*Le ronronnement des voix d’interrompt. Les collègues jettent des regards hors des cabines.* ***Denis*** *hoche d’un air affirmatif : « Les paroles de l’orateur. Prenez ma traduction ! » Les interprètes retournent à leurs places, se collent aux micros et de nouveau le flux ininterrompu de l’interprétation simultanée se fait entendre.*

Nous avons la nausée de l’interprétation simultanée. J’écoute trop de bêtises, vos divagations médiocres. Plus ameres que l’absinthe. On en est toujours là : les gens avaient faim et froid, et ils ont toujours faim et froid. Et ils en manqueront indéfiniment. Les fonctionnaires internationaux sont les escrocs les plus sophistiqués. Ça ne ferait pas de mal de vous licencier et de donner l’argent au travailleur. Le paon pousse un cri strident. Est-ce qu’il s’en veut ou se réjouit ? Adieu. Irrévocablement. Je ne travaillerai plus en cabine désormais, je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. Cyniques. Trompeurs. Coquins.

***Denis*** *sort de sa cabine. Les autres interprètes sortent aussi en prenant leurs chaises et s’assoient dessus devant les cabines.*

*Tous quittent la scène, sauf* ***Denis****. Vient* ***Natalia Pavlovna.***

**Natalia Pavlovna.** Merci, Denis. Aucun pépin. Sans accrocs. Les délégués sont contents. Tu es pressé de rentrer chez toi ? Par quoi commencer… Situation exceptionnelle… le ministère est sur les dents. Demain il y aura un séminaire. Un désordre d’organisation, un imprévu. Ils ont envoyé un document de référence… sans lequel le séminaire ne peut pas avoir lieu, la base de toutes les discussions. Le ministre a autorisé de communiquer son numéro de téléphone…

**Denis.** Que veux-tu dire ?

**Natalia Pavlovna.** Il faut traduire 50 pages dans la nuit…

**Denis.** Folie ! A bon vent, la route est libre.

**Natalia Pavlovna.** Le séminaire nous tombe dessus à l’improviste. Aide-nous, je t’en supplie.

**Denis.** J’ai eu une journée suffisament remplie.

**Natalia Pavlovna.** Je suis le chef du département. Tu crois que je me suis hissée à ce poste par hasard ? Cela fait longtemps que nous travaillons ensemble, nous avons fini par être presque apparentés. Ne nous abandonne pas. Il faut que je me mette à genoux ? (*Elle fait le geste de se baisser pour se mettre à genoux.*)

**Denis.** Veux jouer une farce ? Tu as perdu la tête ?

**Natalia Pavlovna.** Le ministre promet de nous payer. Ton prix sera le nôtre, dans des limites raisonnables… Il ne me reste plus longtemps jusqu’à la retraite… Je me suis fait remonter les bretelles à cause de ton départ. Il impressionne… et moi aussi je vais prochainement partir…

**Denis.** Tu m’encourages à trimer toute la nuit pour que je m’écroule mort au matin ?

**Natalia Pavlovna.** Tire-nous d’affaire, ange gardien ! Notre sauveur !

**Denis.** Montre-moi le texte. Tellement dense. Et il faut taper menu texte ?

**Natalia Pavlovna.** Je te confie Taïa, Taïssia, pour qu’elle t’aide. Elle travaille dans notre service, une étudiante. Discrète, consciencieuse, je me suis mise d’accord avec sa maman, elle est sous ma responsabilité. Tu t’installes dans le fauteuil et dictes sans t’écarter du texte. Un brouillon, pas corrigé. Au moins formuler la position de l’auteur. Des tartines, du thé, du café pour toute la nuit. L’agent de sécurité est prévenu. Demain, jeudi, ton jour sacré. Tu auras le temps…

***Natalia Pavlovna*** *sort. Elle revient avec Taïa, apporte un ordinateur portable, des tartines, une thermos d’eau bouillante, du thé, du café.*

**Natalia Pavlovna.** D’avance merci. Je te salue bien bas. Bon, je ne te dérange pas. (*Elle sort*.)

**Denis** (*sans remarquer l’assistante*). Alors on commence. (*Il dicte*.) « Le travail des enfants est un problème difficile à résoudre qui se manifeste dans de nombreux pays indépendamment de leur niveau de développement économique et social. Son caractère chronique s’explique par différentes causes interdépendantes. Le problème ne peut être résolu qu’à condition de s’attaquer à ces raisons. Par exemple, l’abolition du travail des enfants est impossible sans baisse du niveau de pauvreté et relèvement de celui de l’enseignement scolaire mais ils doivent s’accompagner de la mise en place de systèmes actualisés de protection sociale ».

*Quelques heures plus tard.*

***Denis*** *arpente le bureau, dictant le texte en marchant. Il s’arrête derrière le dos de* ***Taïa****.*

**Taïa.** Vous êtes un génie de traduction. Perfectionniste. Natalia Pavlovna est sous le charme. La légende va courir.

**Denis.** J’espère qu’elle sera favorable.

**Taïa.** Plutôt excellente.

**Denis.** Natalia Pavlovna est indulgente. Vous voulez une confidence ?

**Taïa.** Je suis impatiente de me régaler.

**Denis.** Je suis un interprète tout à fait passable.

**Taïa.** Et les avis enthousiastes ?

**Denis.** Je suis têtu, j’ai de l’expérience, mais passable comme interprète.

**Taïa.** Ne restez pas dans mon dos. Vos trucs… vos méthodes… Où sont les signes d’attention ? Vous n’accostez pas… Pas de harcèlement…

**Denis.** Taïssia, l’heure de séduction ?

**Taïa.** Pardon. Ça m’a échappé.

**Denis.** Taïa, vous voulez dire « faire la cour » ?

**Taïa** (*saisissant la perche*). Oui, oui. Aussi chic « faire la cour » que j’avais à l’esprit.

**Denis.** Un travail urgent ?

**Taïa.** Urgent, alimentaire. À moi aussi on a promis un paiement. (*Regardant l’heure.*) L’heure du coffee-break ? Pendant le coffee-break vous pourriez tenter de…

**Denis.** On termine le paragraphe et ensuite on déclare une pause café.

**Taïa.** Coffee-break, ça sonne à propos, aussi en russe.

**Denis.** En exclusivité de votre bouche.

**Taïa** (*s’arrachant à son clavier*). Vous faites du charme ?

**Denis.** Tout doucement. Qu’il brûle d’une flamme bleue… Quel paragraphe interminable. Je déclare la pause café.

**Taïa** (*ôtant son chandail*). Il fait chaud. J’ai des frissons… J’ai pris une lampe au cas où si jamais nous avions l’idée d’errer dans les couloirs dans l’obscurité. Maman a la tête sur les épaules. Je lui obéis. Je ne m’attendais pas à ce qu’elle me laisse passer la nuit avec un homme. Au début elle ne me laissait pas sortir, elle s’inquiétait. Natalia Pavlovna l’a convaincue. Elles ont parlé au téléphone par allusions. Nous vivons isolées, les gens viennent rarement nous rendre visite. J’aime retrouver des groupes de mon âge. Maman prend des précautions. Cette fois-ci elle a décidé pour elle-même. Elle a pesé le pour et le contre et a accepté le risque. Elle m’a fait une bise avant le travail, m’a serrée contre elle. Elle m’a équipée comme si je partais au front. Je suis vierge…

**Denis.** Pas mal ! Chaque chose en son temps.

**Taïa.** Mon statut ne m’inspire pas de bonheur. Ça m’est égal. J’ai pitié pour maman. Insupportable de vivre avec elle. Je vais la quitter.

Le soir tombe, la nuit est proche,

L’ombre longue comme les montagnes s’allonge

Les nuages au firmament s’éteignent,

Il se fait tard, le soir tombe.

Mais l’obscurité de la nuit ne m’effraie pas,

Je ne regrette pas le jour qui s’efface,

Seul toi, mon fantôme magique,

Seul toi, ne me quitte pas !...

Je n’ai pas la frousse de la nuit. Elle est la prolongation du jour. J’errais avec vous la nuit dans les recoins sombres. On ferait exprès de s’égarer, on retrouverait le chemin. Sans interroger personne. On ne se perdrait pas. Ma chère mégalopole, immense et enchevêtrée. Je vais me tenir plus près de vous, me serrer contre vous… Brièvement, une courte minute.

*Elle s’approche de* ***Denis****, et se pressant contre lui de tout son corps, lui pose les mains sur les épaules.*

*Il étreint* ***Taïa****, l’apaise. Tous les deux se tiennent devant la vaste fenêtre : l’aurore.*

**Taïa.** Et voilà, le jour se lève. Une nouvelle journée.

**Denis.** Des passions à venir, des attentes à venir.

*L’institut de Médecine tropicale.*

*Le cabinet du* ***Médecin******en maladies infectieuses****, une femme d’âge balzacien.*

**Denis.** Vous êtes spécialiste en maladies infectieuses ?

**Médecin.** Oui.

**Denis.** En maladies tropicales ?

**Médecin.** Oui.

**Denis.** En diverses malarias, fièvres jaunes, infections intestinales ?

**Médecin.** Qu’est-ce qui vous amène ?

**Denis.** J’ai besoin de faire une analyse sur la présence d’amibes.

**Médecin.** Vous avez des douleurs ?

**Denis.** Je reviens d’Afrique tropicale, on a trouvé des kystes.

**Médecin.** Les kystes ne se transforment pas toujours en microorganismes. Ils se maintiennent sous forme d’enveloppe. Quand ont-ils été trouvés ?

**Denis.** Il y a vingt ans. J’avais été traité à l’époque.

*Le* ***Médecin*** *lève les yeux, étonnée, sur le patient.*

**Médecin.** Vous êtes rentré d’Afrique tropicale il y a vingt ans ?

**Denis.** Oui.

**Médecin.** Qu’est-ce qui vous inquiète ?

**Denis.** En fait, rien mais je voudrais faire de nouvelles analyses.

**Médecin.** Quel avait été le résultat ?

**Denis.** Négatif après le traitement. Les kystes ont disparu.

**Médecin.** Un Médecin en maladie infectieuses a ordonné un traitement. Combien d’analyses ?

**Denis.** Trois, à un intervalle d’une semaine.

**Médecin.** Bon. Vous voulez contrôler ?

**Denis.** Oui, exactemment.

**Médecin.** Ce sera facile. Au fait, quel était le pays d’Afrique tropicale ? Le Cameroun, le Tchad, la République centrafricaine, le Congo ?

**Denis.** L’un d’entre eux. Cela ne nous concerne pas.

**Médecin.** Supposons. Quel était votre travail ?

**Denis.** Interprète. Difficile de me faire une ordonnance pour les analyses ?

**Médecin.** Je vais vous en faire une, sûrement. On va faire une étude épidémiologique et une analyse de sang. (*Pour soi, cherchant un moyen de traiter avec le patient.*) Vingt ans ont passé… Décrivez les symptômes : température, frissons, nausée, vomissements ? Selles fréquentes avec mélange de mucosités et de sang ? Troubles du sommeil, lassitude, faiblesse générale ?

**Denis.** Pas de symptômes.

**Médecin.** Des contrariétés au travail ?

**Denis.** Aucune.

**Médecin.** La vie suit son cours habituel ?

**Denis.** Absolument.

**Médecin.** Vous êtes marié ?

**Denis.** Célibataire.

**Médecin.** Vous confiez vos problèmes à votre compagne ?

**Denis.** Donnez-moi, s’il vous plaît, une ordonnance.

**Médecin.** Des perturbations sont intervenues. Elles vous ont incité à supposer une dysenterie amibienne ?

*Elle se lève, s’approche de la porte, jette un coup d’œil dans le couloir, referme la porte et revient à sa place.*

**Denis.** Je trouble vos précieux horaires ?

**Médecin.** Il n’y a personne en consultation. Nous allons rechercher ensemble les causes de votre état.

**Denis.** De mon état ?

**Médecin.** Vous vous êtes mis en tête que vous aviez une maladie tropicale. Vous êtes adulte… raisonnable…

**Denis.** Exact, adulte et raisonnable.

**Médecin.** Une fantaisie originale vous vient à l’esprit…

**Denis.** Pourquoi originale ? Nous allons faire des analyses ?

**Médecin. …** mais la raison nous allons la chercher ensemble.

**Denis.** D’abord la flore intestinale, ensuite la raison. Il y a beaucoup de choses qui se produisent sans raison. L’infection s’est cachée et est restée profondément enfouie.

**Médecin.** Supposons qu’elle soit enfouie depuis vingt ans. Pourquoi avez-vous senti tout à coup cette infection qui n’existe même pas ? Alors cherchons la raison.

**Denis** (*très sérieusement*). L’infection ne se manifeste pas. Elle somnole à l’entrée. Prête à frapper à la porte. Vous n’êtes pas contre de me prescrire des analyses sans me poser des questions inutiles et nuisibles ?

**Médecin.** Sans aucun doute. D’abord les analyses, ensuite la cause. (*Lui donnant une ordonnance.*) Voilà. Quelques analyses. Vous les faites demain et après-demain vous aurez un résultat négatif. Si ce n’est pas le cas nous ferons des analyses complémentaires. (*Pause*.) Vous êtes venu pour une consultation. Ce que vous estimez nécessaire, dites-le. Les maladies tropicales se déroulent de façon agitée, les séquelles peuvent être néfastes. L’issue peut être létale. Vous êtes passé tranquille, sans rien attraper ?

**Denis.** Mesures élémentaires de précaution. Se laver les mains, faire bouillir l’eau, passer les fruits au manganèse, prendre régulièrement des médicaments anti-malaria. Les kystes ont été détectés tout à la fin. Dans ce pays africain j’étais le seul à connaître la langue de façon approfondie, mes compatriotes me demandaient d’intervenir. J’accompagnais un esculape français pendant les visites. J’en ai vu, des infections !

**Médecin.** Racontez-moi un épisode. Intéressant du point de vue professionnel.

**Denis.** Un gosse s’était blessé le genou, des larves de ver parasite ont pénétré dans la plaie. Le ver fait des cercles sous la peau sur la roture, laissant un long sillon, on le voit clairement. Le Français examine avec sa loupe et donne un diagnostic compliqué à propos du ver. Il prescrit des comprimés, après lesquels le garçon a l’urine complètement noire.

**Médecin.** Oui, oui, j’ai déjà lu sur ce ver.

**Denis.** On a l’impression qu’il suffit d’appuyer suffisamment fort sur le ver pour le faire sortir de là. « Bêtises, répond le Français. – On l’empoisonne de l’intérieur avec des comprimés. Pas d’autre moyen de le faire sortir de l’organisme ». Il avait longuement travaillé en Afrique, un spécialiste compétent. Merci pour la prescription. Au revoir.

**Médecin.** Et la cause ? On s’est mis d’accord…

**Denis** (*se décidant*). Nous ne nous verrons plus ?...

**Médecin.** Comment savoir…

**Denis.** La cause… (*Pause*.) Hier… l’anniversaire de la mort d’une fillette…

**Médecin** (*hébétée, sur un ton strident*). De quelle fillette parlez-vous ? D’où sort-elle ?

**Denis.** Mon amour d’enfance, à l’école. D’une maladie incurable. Je l’ai oubliée. Et je n’ai plus jamais aimé personne.

***Denis*** *sort. Le* ***Médecin*** *regarde de nouveau dans le couloir. Il n’y a pas de patients, elle compose un numéro de téléphone.*

**Médecin.** Irina, salut.

**Irina.** Pourquoi tu ne m’appelles pas ?

**Médecin.** Justement, je t’appelle.

**Irina.** Tu as disparu ?

**Médecin.** Irina, je viens d’avoir la visite d’un patient intéressant.

**Irina.** Je suis toute ouïe. Il n’y a personne dans le couloir.

**Médecin.** Je n’ai personne non plus. Revenu il y a vingt ans d’Afrique tropicale. Soudain une idée fixe : il a une infection intestinale, des amibes.

**Irina.** Rien que ça !

**Médecin.** Il a été incité par…

**Irina.** J’attends avec impatience.

**Médecin.** L’anniversaire de la mort de sa passion d’école.

*Longue pause. Puis un cri perçant dans le téléphone.*

**Irina.** Mon patient ! Mon patient ! Passe-le-moi !

**Médecin** (*évasive*). Peut-être…

**Irina.** Tu as oublié mon sujet de thèse ? « L’état amoureux chez les hommes adolescents et son influence sur la vie conjugale ». Nous n’avons pas décidé avec le directeur de thèse. On parle de psychologie féminine et de psychopathie, on se heurte à l’impasse sur les hommes. Ils ne sont pas primitifs… Ils sont parfois fidèles à leur amour jusqu’à la tombe. J’ai amassé une collection de données par pays européens. File-le-moi, il est pour moi, ce patient.

**Médecin.** Peut-être…

**Irina.** Tu ne fais que dire : « Peut-être, peut-être… » (*Pause*.) Toi, tu t’occupes de ses viscères, moi de sa caboche. Il s’y prend bien : passion de jeunesse, leurs chemins se séparent, elle, apparemment, se marie, il se souvient d’elle, elle meurt jeune. Il en a les sens légèrement troublés. Merveilleux exemple pour ma thèse ! Passe-le… Je le réclame ! Tu ne dis pas tout ? Célibataire ?

**Médecin.** Oui.

**Irina.** Le type nettement marqué du névrotique. Incertain, hésitant. L’analyse n’y est pour rien. Le résultat sera négatif mais une sale idée le persécute. Il y revient de temps en temps. Une passion de longue date, l’Afrique ancestrale… Il cherche une accroche dans le passé, ne perçoit rien dans le présent. Tu fais des cachotteries ?

**Médecin.** Oui.

**Irina.** Il suscite la sympathie ?

**Médecin.** Oui.

**Irina.** Bon courage. Tiens-moi au courant.

*La galerie Trétiakov, la salle Lévitan, le tableau* Paix éternelle.

*Une église en bois plantée sur une rive élevée. Une lumière à peine visible à la fenêtre. Les nuages sont chassés par le vent. Deux personnes dans la salle : la* ***Surveillante*** *et* ***Denis.***

**La Surveillante** (*à* ***Denis***). L’humeur est bonne ? Des nouvelles réjouissantes ?

**Denis** (*admirant le tableau*). Les nuées sombres, de plomb. Les nuages en hauteur sont éclairés par le soleil qui est déjà au-delà de l’horizon. Le crépuscule.

**La Surveillante.**Ce n’est pas de cela que je parle.

**Denis.** Du vent, et pourtant la surface de l’eau reste paisible. Des gens vivent sur l’île. Ils rejoignent le rivage ? Une barque est emportée par le courant. L’église en bois minuscule et vétuste. Une veilleuse d’icône luit par la fenêtre.

**La Surveillante.**Tu esquives.

**Denis.** Ils surmontent leur fardeau. Ils sont heureux.

**La Surveillante.**Je m’efforce de ne pas contempler trop longtemps. La contemplation fascine. Je vais dans la salle voisine. Je vous laisse.

Elle sort de la salle. **Denis** ouvre une porte dérobée dans le tableau et se retrouve dans le presbytère de l’église. Le **gardien** fend du bois et le range en tas ; sa **femme** jette du grain aux poules : piou-piou-piou ; leur **fils** apporte de l’eau dans des seaux accrochés à une palanche. La **femme** verse du lait dans une vieille baratte en bois et bat énergiquement le beurre.

**La femme.** Du vrai beurre. Qui est bon. Sans espèce d’OGM.

**Denis.** Parfait chez vous. Le ciel, l’air, les grands espaces… Je ne vois pas Varvara.

**La femme.** Nous l’avons enterrée. Elle n’avait jamais quitté les lieux. Elle portait le courrier entre les villages. Toute sa vie elle a parcouru le même sentier, au milieu des épis de blé et de tournesol. Devant le ravin profond, devant les bouleaux, elle ne manquait pas de s’assoir un instant sur une pierre. Des renards passaient à côté, se demandaient ce qu’elle faisait là, ils poursuivaient leur chemin sans agresser. Un jour, un sanglier s’est approché, il a grogné et a décampé. Elle économisait. Dans son armoire elle gardait une misère : des robes, des foulards, des chaussettes. Elle en faisait l’inventaire, les fouillait. En sortant elle fermait l’armoire au cadenas. Qui aurait eu besoin de ce bric-à-brac ? Elle fermait aussi son izba avec un cadenas. Une fois elle est venue à la police pour demander du sel. L’agent de garde lui demande : « Que viens-tu faire ici ? » - « Donnez-moi un paquet de sel ». On lui avait amené l’électricité la veille. Elle était habituée à utiliser des bougies. Ne demande rien, ne réclame rien, vis au jour le jour. Se couchait tôt, se levait tôt. Elle parlait toute seule. Les gens étaient habitués. Une chose bizarre l’étonnait. Le chemin du retour du lointain village lui prenait une demi-heure de moins. Une vieille montre, verre du cadran fêlé, un cadeau. Elle rentrait plus tôt. Pourquoi le retour prenait-il moins de temps ? Elle n’avait pas de mari et pourtant on avait essayé de la marier. On avait pitié d’elle. Elle répétait sa ritournelle sarcastique : « On a survécu à la famine, on survivra à l’abondance ». Son quotidien était-il humain ? À chacun sa destinée.

**Denis.** Comme mettre en relation la vie rurale et le salon aristocratique du passage Philippov ?

**Le gardien.** Des mondes parallèles. Le passage Philippov n’arbitera pas ceux qui souffrent.

**Le fils.** On part pour Moscou !

**Le gardien.** La Russie est trop belle, trop luxueuse pour rendre heureux. On tombe dans une fosse, on sort, on s’ébroue, et on avance jusqu’au fossé suivant… Et toi jusqu’au passage Philippov…

**Denis.** Tu vis sur la terre, tu perçois sa respiration, chacune de ses inspirations. Tu vois rarement la ville. Tu ne viens pas nous visiter, nous habitons un étage élevé, Igor est content.

**Le fils.** Je serai ami avec Igor.

**Denis.** Venez nous voir.

**Le gardien.** Tu te réchauffes ? (*Denis fend des bûches.*) Il y a assez de bûches, je le fais pour m’amuser. Les gens du village ont apporté des poules. Je vais aménager un modeste poulailler. Elles pondent tous les jours. Nous avons assez d’œufs, de lait et de beurre. Notre propre baratte. Du lard grillé ?

**Denis.** Je ne dis pas non. Notre friandise à nous deux.

*Le* ***gardien*** *apporte une feuille de métal, allume dessus un petit bûcher. Il apporte deux morceaux de pain de seigle, deux tranches de lard, deux tiges dont il perce le lard, en donne un à* ***Denis****. Chacun tient le lard au-dessus du feu et quand la graisse commence à couler dans le feu ils mettent dessous une tranche de pain. L’odeur de grillé se répand dans la cour. Ils continuent à faire griller le lard, y mordent avec un morceau de pain.*

**Le gardien.** Un verre ?

**Denis.** Avec joie. Un fond.

*Le* ***gardien*** *apporte deux verres à liqueur pleins, ils boivent.*

**Denis.** Le village est loin ?

**Le gardien.** Juste à côté. Ils viennent et se plongent dans cet espace sans bornes. (*Il regarde le ciel.*) La pluie sera humide.

**Denis.** Je vais rester un peu sous la pluie. Légère, joueuse, avant l’averse. Le parapluie est large, résistant. On s’emmitoufle dans le pardessus, et on attend des bourrasques. Une fois on m’avait installé dans la mansarde d’un hôtel aux fenêtres dans le toit. Il y a eu un tonnerre terrible. Le front orageux précède le déluge. Les deux se sont mis d’accord pour s’abattre sur vous et sur la nature.

J’ai commencé à craindre les belles princesses. Je les fuis. Certaines ignorent leur propre beauté. Elles abordent, invitent elles-mêmes. Je ne me suis pas abaissé à mendier. Les astuces des hommes restaient inefficaces. Beaucoup avaient du succès. La pitié au nom d’une possession éphémère. Ai-je connu le véritable amour ? Je voulais invariablement aider quelqu’un, être honnête, ouvert. On m’a invité dans un club fermé, élitiste, pour les élus. Ça ne m’a pas inspiré. Étant étudiant je fréquentais des artistes, j’étais un pilier de café d’artistes. J’ai acheté un tableau : une madonne en bleu, en pied, tenant un objet dans les mains. Un visage étroit, le cou étiré, les doigts longs. Modigliani. Ça ressemble à un écrin, une boîte. J’appelle ça « quelque chose ». Une dame énigmatique tient quelque chose d’énigmatique. Triste tableau…

Quand j’étais jeune, je réfléchissais : j’aurai le temps de réaliser un acte de chevalerie, de bonnes mœurs. Plein de temps pour de bonnes actions générales, universelles. Je calculais combien de temps il me restait, j’étais de bonne humeur : il en restait plein. Je fonçais pour aboutir à une finalité, je visais. Progressivement ça a mal viré. J’ai commencé à me sentir minus, minable. J’ai commencé à remettre à plus tard, toute la vie, et j’ai loupé le coche. Je ne vois plus le rivage. Comme si la réalité était voilée. J’ai voulu mais je n’ai pas su trouver le temps. Définitivement. Étudiant, je voulais éditer un dictionnaire de la langue des affaires. J’ai procrastiné, rien d’urgent. Mes fiches de vocabulaire étaient remplies, un dernier effort et ce sera fini. Je m’étais lancé avec fougue. Pas la force de tenir six mois. Je voulais une flopée d’enfants parce que j’avais grandi fils unique. Les espiègleries en famille me manquaient. Dans la cour je jouais au foot avec les gars. Je percevais du mystère, une réciprocité avec les filles. À la fac on nous demandait de distinguer l’existentialisme chez Sartre et Camus. Avais-je vraiment de la jugeote à l’époque ? Va savoir. Et maintenant je suis complètement abruti. Encore loin du marasme de l’âge. Je saisis un potentiel créatif. Il me faut du rêve ou une idée abstraite qui motive. Pas la Madonne. Une idée agréable, séduisante. On s’illumine, on tremble. Le néant pour récompense. Un exemple de sclérose ? J’oublie le nom des mes amours… J’étais sous l’emprise de mes émotions, de l’extase. Des voyages sentimentaux passionnants ! Et là, j’oublie.

**Le gardien.** Moi, je n’ai qu’une seule patronne. Rien à fouiller dans ma mémoire.

**Denis.** Un groupe d’adolescents passait par ma cour. La libellule joueuse se mettait sur les talons du gars qui la précédait et faisant semblant de tomber se couchait sur son dos. Le gars trop sérieux se retournait et elle levait la tête en l’air, comme pour dire « ce n’est pas moi ». Jeux innocents de gosses.

**Le gardien.** Et Igor ?

**Denis.** Il lit avec avidité. Bavardage incessant. Fort, comme élève. Les professeurs le félicitent.

**Le gardien.** Il demande à venir chez nous ?

**Denis.** Sans arrêt.

**Le gardien.** Tu vois maman ?

**Denis.** Je viens chez elle, elle me dévisage attentivement. Est-ce qu’elle se souvient de l’enfance ? Elle ne se décide pas à poser des questions, tient ses distances, ne prend de l’argent qu’à contrecœur… Je reformule les pensées d’autres personnes. D’une langue dans une autre. Pas les miennes. Il y en a qui sont usuelles, banales. La routine, la vanité.

*L’appartement de la famille d’****Igor****.* ***Denis*** *et* ***Igor****.*

*Le téléphone sonne,* ***Denis*** *décroche.*

**Martynov.** Martynov. Triste histoire. J’ai fini par trouver. Elle a eu un malade enfant, a sûrement essuyé un choc. Ou bien on lui a monté la tête. Bref, elle a abandonné l’enfant.

**Denis.** Une fille ou un garçon ?

**Martynov.** Ils n’ont pas voulu le dire. J’ai payé. Un garçon.

**Denis.** Il est où ?

**Martynov.** Il a été adopté par une famille du coin. Une autre histoire. La mère a refusé d’abandonner l’enfant malade, elle le nourrit de sa bouche. Elle s’est dédiée à son fils monstrueux.

***Denis*** *repose le combiné.* ***Igor*** *et* ***Denis.***

**Igor.** Je m’y connais en relations familiales. Mon papa est le mari de ma maman.

**Denis.** Exactement.

**Igor.** Mon vrai papa ?

**Denis.** Ton vrai papa.

**Igor.** Ma maman est la femme de papa. Je suis leur fils. Le père du mari est le beau-père, la mère du mari est la belle-mère, le frère du mari est le beau-frère, la sœur du mari la belle-sœur. Tous ces liens de famille… Tu es un cousin éloigné de maman, n’est-ce pas ?

**Denis.** Oui, ton tonton.

**Igor.** Enchanté, dans la maison il y a des frères, des sœurs, des neveux… Tu vas parler de n’importe quoi avec chacun d’entre eux. Pourquoi papa m’aime moins que toi ?

**Denis.** Plus que moi. Il est exigeant et attentionné.

**Igor.** Vous êtes tous attentionnés.

**Denis.** Il y a un livre, de l’auteur Konstantine Paoustovsky.

**Igor.** Paoustovsky.

**Denis.** Le titre est *Télégramme*. Qu’est-ce qu’un télégramme ?

**Igor.** Une lettre laconique. Il y a l’ordinateur qui existe.

**Denis.** Le télégramme continue à exister. (*Il ouvre le livre.*) « Ce mois d’octobre était exceptionnellement froid, pluvieux. Les toits de lattes avaient noirci. L’herbe mêlée dans le jardin était couchée, l’unique menu tournesol près de la palissade ne pouvait fleurir et perdre ses feuilles. Au-dessus des prés, des nuées bouffies se trainaient de derrière la rivière, s’accrochant aux broussailles dégarnies ».

**Igor.** Ça suffit, je l’ai appris par cœur. Parle-moi de la salade de fruits.

**Denis.** Pour les fêtes, dans une grande bassine en émail on découpait différents fruits : des bananes, des oranges, de la mangue, de l’avocat, des pommes, de l’ananas, de la papaye. On mélangeait soigneusement et on disposait dans chaque assiette un assorti de fruits. Une odeur sublime. On se précipitait avec avidité, on ne pouvait s’en détacher.

**Igor.** Dis-moi comment tu gardes ta langue.

**Denis.** Lors des négociations quand un membre de la délégation, trop assuré de lui, intervient dans la discussion pour faire des remarques impertinentes, alors je me mords la langue. Je lui donne la liberté. Et alors il commence à se tromper, à s’emmêler les pinceaux, il s’enferre dans la discussion dans la mauvaise direction. Silence complet, les personnes présentes tournent vers mois. Alors je m’y mets, le délégué agité est réduit au silence pour le reste de la réunion.

**Igor.** Parle-moi des coffres en fer forgé.

**Denis.** On démolissait un vieil immeuble de quatre étages, dans la cour de mon université. Les habitants avaient déjà été relogés. Beaucoup s’étaient malheureusement débarrassés de leur vieux mobilier.

**Igor.** Tu es un amateur de vieux meubles ?

**Denis.** Solides, stables, en bois. Les meubles modernes sont plus élégants mais moins solides. J’ai trouvé de vieux coffres à la décharge. J’en ai récupéré deux en meilleur état. Je les ai essuyés avec un chiffon, j’ai inspecté l’intérieur, l’état était aussi correct. Forgés, cerclés de bandes de fer. Les angles sont aussi protégés par du métal. Une camionnette les a emportés dans un théâtre connu. La troupe les a accueillis les bras ouverts. Je les ai vus dans leur pièce *Roméo et Juliette*.

**Igor.** Aujourd’hui nous sommes jeudi. Seuls dans l’appartement ? Maman soigne… ça me gêne… j’ai grandi. Je préfère que ce soit papa.

**Denis.** Transmettre à la chaîne ?

**Igor.** Oui, dis-moi. Pourquoi les femmes sont-elles belles ?

**Denis.** C’est ainsi que les a créées le Tout-puissant.

**Igor.** Nous sommes tous seuls ? Aujourd’hui jeudi.

**Denis.** Oui, tous seuls.

**Igor.** Emmène-moi, à la galerie Trétiakov. Tu te mets devant le tableau de Lévitan. On a arrêté de te chasser de la salle. Je suis malade mais pas idiot.

**Denis.** Je n’en doute pas. Tu es renfermé sur toi-même.

**Igor.** J’aime beaucoup Lévitan. La nature, l’automne écarlate, les forêts. Tu as été là-bas ?

**Denis.** Oui.

**Igor.** On t’a emmitouflé contre le vent ?

**Denis.** Le vent est paresseux, il ne fait pas tomber.

**Igor.** Vous avez fait chauffer le poêle ?

**Denis.** Oui.

**Igor.** Tu t’es réchauffé sur la banquette du poêle ?

**Denis.** Oui.

**Igor.** Tu y es monté ? Pourtant tu n’es pas alpiniste.

**Denis.** Même les vieux montent sur le poêle.

**Igor.** Tu sais stopper ? Je me rappelle. Tu m’as appris à faire passer le fil dans le chas de l’aiguille. Avec un gros fil on en bavait. Tu faisais passer le mot « moulinet », et « chandelle de bois ». Nom d’une hache lourde. Hachoir. Pour les essences dures ou pour fendre une souche. (*Riant*.) Ils t’ont interrogé à mon propos ?

**Denis.** Ils m’ont dit de te saluer. Et m’ont confié du beurre pour toi, je ne l’ai pas pris.

**Igor.** J’aimerais manger du beurre maison. Avec du pain, une tartine. Tu n’en as jamais apporté.

**Denis.** J’en apporterai sous meilleure forme.

**Igor.** Tu l’as battu toi-même ?

**Denis.** Avec l’aide d’une villageoise.

**Igor.** Du borchtch avec du lard rance, qui pue ?

**Denis.** On en a ajouté du rassis, jaune. Tu as goûté de ce borchtch ?

**Igor.** Pas encore. Sans cela, le borchtch n’est pas du vrai. Ils t’ont offert du saucisson maison ?

**Denis.** Non, sinon j’en aurais rapporté.

**Igor.** Génial de nourrir les bêtes, de courir pieds nus. J’ai marché pieds nus dans l’herbes mais jamais sur la terre mouillée. Et ensuite me laver les pieds avec du savon. Dans l’izba un poêle, le plancher de bois, des pots, des cerceaux pour les attraper, une grande table en bois. Prends avec toi. Là où il y a plein d’eau.

*La* ***Maman*** *entre, suivie de* ***Ioulia.***

**Ioulia.** Un télégramme pour vous. Veuillez signer ici.

***Denis et Ioulia****, sans se distraire, se dévisagent.* ***Igor*** *et* ***Maman*** *les regardent l’un après l’autre.*

**Denis** (*lisant le télégramme*). « Joyeux anniversaire. Ton ami sincère ».

**Igor.** Sincère ?

**Denis.** Avec qui tu as été à l’école.

**Ioulia** (*tendant la main à* ***Igor***). Bon anniversaire, très bonne journée ! Je suis factrice, au Télégraphe central. J’ai été recrutée hors contrat. (*Elle est prise de frissons.*) Je me souviens. La nuit… On se noyait en elle… Les jours gris se succédaient. Une nuit ne laisse pas partir. (*Soudain*.) Confusion du jugement. Où est la sortie ? Faut-il attendre le salut ? Une mouche prise dans l’ambre. Elle essaie d’agiter les ailes, et non, elles sont toutes rigides. Aucun être doué de raison n’a tremblé, ne s’est précipité. Un tourbillon qui dure des années. Des querelles mesquines, des intrigues, des tromperies. Je contactais certaines personnes, je leur promettais, on m’a également fait des promesses, on m’a trahie. Et j’avais les pensées ailleurs. Où est mon havre ? On ne peut pas retrouver le temps passé, ce qui s’est produit ne peut plus changer. C’est moisi. On regrette, on s’en mord les doigts. Parce qu’on dit qu’il est impossible de se mordre les coudes. Si on veut mordre, on y parvient.

*Tous, hébétés, ont les yeux fixés sur* ***Ioulia****.*

*Elle se dirige vers la porte. Elle revient vers* ***Igor****, se met à genoux, lui caresse la tête.*

**Ioulia** (*la voix tremblante*). Encore une fois, bon anniversaire ! Tu es un brave garçon. (*Elle sort en hâte*.)

**Igor.** Ah bah voilà ! Une dame difficile. Elle débarque le jour de mon anniversaire. Je n’ai pas saisi. Vous vous fréquentiez ? Elle a bourdonné, encore et encore. Qu’est-ce que ça cache ? Ça semble être à la russe mais peu clair. Et partie comme une flèche. Débarquée sans qu’on l’attende. De nouveau l’ignorance. Dès que j’attrape la vérité par la queue, elle m’échappe. Elle se répandait du temps. Et à moi du Télégraphe central. Les philosophes passent des siècles à polémiquer. Soit ça ralentit, soit ça s’accélère. Je me couche et je me réveille avec lui. Sa lourdeur m’envahit. Quand je serai grand je comprendrai le mystère. Il y a une substance cosmique de traînée. Des phénomènes apparaissent, la substance se branche, le temps commence à être compté. Elle raisonnait à propos de la nuit. Quelle audacieuse ! Sans même pleurer. Quand les femmes bavassent longtemps, elles pleurent toujours. Elles ne peuvent pas parler sans pleurer.

**Denis.** Elle va revenir. Avec d’autres télégrammes.

**Igor.** Nous avons commencé à lire la nouvelle intitulée *Télégramme*, et on apporte vraiment un télégramme. Je n’en ai jamais reçu. (*À* ***Denis***.) Pourquoi tu n’es pas marié ? Cela t’irait pleinement de te marier, ça ferait un mariage heureux. Tu veux que je t’aide ? Je m’y connais en femmes.

*La* ***Maman d’Igor*** *apporte une vieille bassine. Pas ordinaire mais insolite : des pales sont soudées à l’intérieur du couvercle, et sur le dessus il y a une manivelle pour faire tourner les pales. Différentes mousses peuvent y être préparées : de framboise, de fraises, de cassis, de cerises.*

**Igor** (*frappant joyeusement dans ses mains*). De la mousse, de la mousse pour mon anniversaire ! Enfin, de la mousse ! La bassine avait été cachée pour que je ne la trouve pas.

**Sa Maman**. Ta grand-mère a embêté le bonhomme. Il a sorti cet étain. Il a étamé. Le vieux a donné à ta grand-mère de l’argent pour qu’elle le laisse tranquille et ne revienne plus. Il est au bout du rouleau, il est plus vieux que le siècle. Maman est revenue, et le vieux bricoleur a ressoudé une fissure par intérêt, pour tenir une certaine période.

***Denis*** *et la* ***Maman*** *commencent les manipulations :*

*- Ingrédients : prendre 6 ou 7 œufs, séparer soigneusement les jaunes des blancs, verser un verre de sucre, mettre dans la bassine 3 ou 4 verres de fraises*

*- ils posent la bassine sur un tabouret et la referment à l’aide du couvercle. Des deux mains* ***Igor*** *presse le couvercle fermé.* ***Denis*** *tourne lentement la manivelle.*

**Igor.** Je peux tourner ?

**Denis.** La pâte va lever. Ce sera plus simple.

**Igor.** Je me souviens dans l’enfance. Tu presses le couvercle et je tourne. Il était caché où ?

***Igor*** *fait tourner un peu. La manivelle tourne facilement. La pâte de fruits rouges et d’œufs lève dans la bassine au-dessus de l’hélice : la mousse est prête. Ils retirent le couvercle, se penchent au-dessus de la bassine, respirent l’arôme.*

**Les voix**. Un régal. L’odeur de la forêt, des champs.

*La* ***Maman d’Igor*** *distribue une soucoupe avec de la mousse à chacun.* ***Ioulia*** *revient.*

**Ioulia.** Servez-moi de la mousse. Il y a longtemps que je n’en ai pas dégusté.

**Igor** (*incliné sur la bassine*). Ça vous suffira. Rusée, elle dit : « je n’en ai pas dégusté ». Elle a utilisé des mots compliqués pour ne pas se faire rejeter dès qu’elle entre. Par cette ruse, elle fournit une copie de quelqu’un.

**Ioulia.** Et si on allait se promener ? Votre boulevard est joli. Un concert donné par des enfants, des vers récités par de talents merveilleux.

**Igor.** Quel effroi m’amène à me précipiter pour une promenade avec une demoiselle du Télégraphe ?

**Ioulia.** Pourquoi tu me surnomme « demoiselle » ?

**Igor.** Qu’est-ce que vous voulez de la part de notre famille ? Le mystère plane mais je vais trouver. Je lirai les romans policiers et je devinerai. Allez vous promener toute seule sur le boulevard. J’ai grandi ici, je connais chaque buisson comme ma poche. Vous levez un voile ?

**Sa Maman**. Il n’ira nulle part avec une inconnue. Il a sa mère, sa maman. Et son père, son papa. Je suis ta mère. Il ne se promène pas avec des inconnus. C’est la première fois qu’on te voit.

*La* ***maman*** *et* ***Ioulia*** *tirent Igor par les bras dans des sens différents. Elles pleurent.*

**Igor** (*à Ioulia*). Vous êtes qui ?

**Ioulia.** Employée au Télégraphe. On m’a pris pour un poste vacant, distribuer les télégrammes. Ils sont débordés.

**Igor.** Employée au Télégraphe, patineuse artistique. Treize ans d’absence, et elle se pointe. On nous assiège et puis on nous attaque. On a failli nous mettre en pièces.

*La* ***Maman*** *pleure à chaudes larmes.*

Et maintenant ces larmes. Mais ne pleure pas ! Vous vous moquez du monde ? Qu’est-ce qui se passe ? Vous voulez ma peau ?

**Sa Maman**. Rassure-toi, mon chéri. Elle va partir. On ne la connaît pas, une étrangère.

*Les deux femmes lâchent en même temps les mains de* ***l’adolescent****.* ***Ioulia****, en larmes, sort.*

***Répétition de cette scène.***

**La Maman.** Il n’ira nulle part avec une inconnue. Il a sa mère, sa maman. Et son père, son papa. Je suis ta mère. Il ne se promène pas avec des inconnus. C’est la première fois qu’on te voit.

*La* ***maman*** *et* ***Ioulia*** *tirent Igor par les bras dans des sens différents. Elles pleurent.*

**Igor** (*à Ioulia*). Vous êtes qui ?

**Ioulia.** Employée au Télégraphe. On m’a pris pour un poste vacant, distribuer les télégrammes. Ils sont débordés.

**Igor.** Employée au Télégraphe, patineuse artistique. Treize ans d’absence, et elle se pointe. On nous assiège et puis on nous attaque. On a failli nous mettre en pièces.

*La* ***Maman*** *pleure à chaudes larmes.*

Et maintenant ces larmes. Mais ne pleure pas ! Vous vous moquez du monde ? Qu’est-ce qui se passe ? Vous voulez ma peau ?

**Sa Maman**. Rassure-toi, mon chéri. Elle va partir. On ne la connaît pas, une étrangère.

*Les deux femmes lâchent en même temps les mains de* ***l’adolescent****.* ***Ioulia****, en larmes, sort.*

***Fin de la répétition.***

**Igor.** Et toi une maman, tu as failli m’arracher le bras.

**La Maman.** Mon Igor, pardonne-moi. J’ai eu peur pour toi. Je pleurais sans me rendre compte.

**Igor.** Peur de la dame du Télégraphe ? Vous m’avez lâché en même temps chacune de son côté. Pourquoi en même temps ? Pourquoi elle est partie en courant ?

*Ils sont quatre sur l’avant-scène :* ***Igor****, assis sur une chaise, à ses côtés sa* ***Maman****, son* ***Papa*** *et* ***Denis.***

*Soudain s’instaure un silence profond.*

**Igor.** Je suis devenu plus viril, j’ai treize ans. La fille est belle ?

**Denis.** Très belle.

**Igor.** À vélo ?

**Denis.** Oui.

**Igor.** Elle se débrouille dans les rues ?

**Denis.** Elle connaît le chemin pour rentrer chez elle.

**Igor.** La ville s’appelle Genève ?

**Denis.** Oui.

**Igor.** Minuscule ? Belle, aussi ? Un lac calme, avec des yachts ? Une immense fontaine ? Et des montagnes autour ?

**Denis.** Oui.

**Igor.** Elle a froid ?

**Denis.** Non, elle est endurcie. Le froid n’est pas mordant là-bas.

**Igor.** Pourquoi j’ai froid l’hiver ?

**Denis.** Beaucoup de gens ont froid l’hiver. L’été tu n’as pas froid.

**Igor.** Un nombre immense de voitures ?

**Denis.** Elle circule lentement, prudemment.

**Igor.** Les voitures se mettent à l’écart.

**Denis.** Oui, elles laissent la voie libre. Ça leur plaît.

**Igor** (*riant*). Ça leur plaît, ça leur plaît.

**Denis.** Au début la cycliste, sans prendre de retard sur les voitures.

**Igor.** Belle… cycliste.

**Denis.** Ils laissent passer la belle cycliste.

**Igor.** Ils la suivent des yeux ?

**Denis.** Les voitures la laissent passer et l’admirent.

**Igor.** Ils la saluent, lui font des signes de la main ? Moi aussi, je veux la saluer.

**Denis.** J’organise. Tu donnes ton nom et lui dis : tu es belle.

**Igor.** Directement ?

**Denis.** Oui, dis-lui direct.

**Igor.** Je commence par la rencontrer, je lui dis qu’elle est belle ?

**Denis.** D’abord tu salue, et tu lui dis.

**Igor.** Ça lui plaira ?

**Denis.** Beaucoup. Elle est aimable. Bonne interprète. Et très belle.

*Un paon au plumage bigarré traverse la scène la queue déployée, fièrement.*

*On entend son cri strident et prolongé, inquiétant.*

**Deuxième partie.**

**Le temps de l’amour.**

*Point de vente de fruits et légumes dans la rue.* ***Artiom*** *choisit des fruits.* ***Ioulia*** *apparaît, elle le heurte légèrement de l’épaule.*

**Ioulia.** Vous heurtez les nobles dames célibataires dans la fleur de l’âge ?

**Artiom.** Je m’en fous qu’elles soient mariées ou célibataires.

**Ioulia.** Vous tournez autour des fruits sans acheter. Une perte pour le vendeur. Vous vous conduisez de façon incohérente… au centre de la capitale. Heurts étranges. Seriez-vous un homme désargenté ?

**Artiom.** Vous cherchez à imposer votre tutelle ?

**Ioulia.** Vous avez mordu à l’hameçon.

**Artiom.** Vous me suivez ? Vous tenez le rythme.

**Ioulia.** Vous vous faites des illusions. Vous collez aux femmes seules ? Tant va la cruche à l’eau qu’à la fin elle se brise. Un œil exercé. Crampon.

**Artiom.** Dans la rue je garde mes distances avec les femmes.

**Ioulia.** Lovelace. Raccrocheur. On l’aperçoit du premier coup d’œil.

**Artiom.** Si au moins vous me colliez.

**Ioulia.** Inventions. Thème rapproché…

**Artiom.** Vous comptez les thèmes ?

**Ioulia.** En très grande quantité. C’était le préambule.

**Artiom.** Paroles floues.

**Ioulia.** J’ai appris à l’école.

**Artiom.** Il y a longtemps…

**Ioulia.** Pas tant que ça.

**Artiom.** Les fruits sont abîmés, compressés…

**Ioulia.** Tout pourris.

**Artiom.** …il est important d’avaler au bon moment.

**Ioulia.** Pas fatigué de contester ce que je dis ? J’affirme qu’un peu de moisissure fera que tout le fruit sera gâté, son destin. L’expérience de ma vie le dit. Et vous, ici, vous vous attachez aux femmes. Au moins vous ne sortez pas dans la rue Tverskaïa. On vous attraperait immédiatement. Votre femme vous le ferait payer.

**Artiom.** Ça ne prend pas.

**Ioulia.** Alors parfait. Votre compagne vous le ferait payer.

**Artiom.** Elle s’est évaporée.

**Ioulia.** Trouvez-en une vite. Ça vous évitera de zieuter partout.

**Artiom.** Sans lunettes je vois mal. Un des ces jours vous m’aviez heurté aussi.

*Il s’approche du vendeur, lui murmure à l’oreille. Le vendeur s’adresse à* ***Ioulia****.*

**Le Vendeur.** Permettez-moi de vous recommander à mon ami… (*Il jette un œil vers* ***Artiom***.)

**Artiom** (*chuchotant*). Artiom.

**Le Vendeur.** Artiom.

**Ioulia (***resplendissante*). Enchantée. Je m’appelle Ioulia Nikolaïevna.

**Artiom.** Pourquoi Nikolaïevna**?**

**Ioulia.** On me traite de cette façon au travail.

**Artiom.** Vous êtes respectée au travail ?

**Ioulia** (*resplendissante*). Très. Ici vaut mieux d’acheter. Votre camarade fait bon poids.

Si nous avons déjà fait connaissance, nous pouvons nous ballader ensemble.

**Artiom.** Où ça ?

**Ioulia.** Dans les rues.

**Artiom.** On se connaît ?

**Ioulia** (*de façon évasive*). Peu probable. Je peux vous prendre par le bras ? Sinon je vais m’étaler sur le goudron.

**Artiom.** Vous tombez souvent ?

**Ioulia.** En hiver. Et l’été je trébuche sur mes talons aiguilles.

**Artiom.** Pourquoi en portez-vous ?

**Ioulia.** Je m’efforce d’être grande et svelte. Vous aimez les femmes minces ? Sans ventre.

**Artiom.** Et les ventres de femmes enceintes ?

**Ioulia.** J’observe les femmes enceintes. Je m’émerveille de les voir marcher, manger, dormir.

**Artiom.** On se connaît ?

**Ioulia.** Il se produit des choses inimaginables. On pense que ça n’a pas eu lieu alors que ça s’est déjà produit.

**Artiom.** Un déjà vu.

**Ioulia.** Je déteste cette expression. Ça a l’air d’un phénomène clinique, de l’absurde. Je suis terre-à-terre.

**Artiom.** Vous parlez français ?

**Ioulia.** Plus mal que vous mais je comprends à l’oral.

***Artiom*** *libère son bras et fixe son regard sur la femme.*

**Artiom.** On s’est déjà croisés ?

**Ioulia.** Je lance de temps à autre des alternatives. À chaque rencontre…

**Artiom.** Un nouveau rendez-vous de prévu ?

**Ioulia.** Un nouveau et suivant… Pas d’autre issue.

**Artiom.** Permettez-moi de vous inviter à prendre un pot.

**Ioulia.** Mais pourquoi pas ? Immédiatement le mariage. Il n’est pas inutile d’y penser, d’y réfléchir. Le mariage est une chose de bon. Un zigzag bienveillant, des perspectives sympathiques. Et vous, au pied levé, le mariage.

**Artiom.** Je ne vous ai pas proposé de mariage, je vous ai invitée à prendre un pot.

**Ioulia.** Il m’a semblé. Certes, je suis d’accord.

*Au restaurant.*

**Artiom** (*au* ***Serveur***). Une salade, des olives, du vin blanc. Comme d’habitude. Et du poisson, blanc.

**Le Serveur**. Le prix a monté.

**Artiom.** J’ai gagné de l’argent, pour le poisson ça ira.

**Ioulia.** Je partagerai avec vous.

**Artiom.** Merci.

**Ioulia** (*au* ***Serveur***). Je mange de façon frugale. S’il vous plaît, un verre de vin blanc, une salade, une tartine de pain beurré, des crevettes grillées, un cappuccino.

*Le* ***Serveur*** *apporte la commande, la dispose sur la table, s’éloigne.* ***Ioulia*** *respire l’arôme du vin, trinque avec* ***Artiom****, boit une gorgée, mange sans relever la tête, reprend du vin.*

***Artiom*** *dévisage la femme.*

**Ioulia.** Merci, j’ai apaisé ma faim. Merci, vous m’admirez. Vous êtes probablement tombé amoureux. Pourquoi devrais-je m’adapter à l’homme ? Être tendre, malléable. Raffinée. Charmante. Passionnée. Déchue. Non, pas déchue. Délicate. Patiente. Subtile. Le malin sait laquelle… J’ai rejeté ma coquille et j’ai compris : s’adapter constitue la plus grande joie.

**Artiom.** Du vin ?

**Ioulia.** Non, merci. Allons-nous dormir ? Je veux dire… faire des galipettes dans le lit ?

**Artiom.** Pourquoi pas ? Pour mieux se comprendre.

**Ioulia.** Je vous ai compris. Vous êtes en équilibre sur un plan instable. Évasif.

**Artiom.** Vous dites quarante ?

**Ioulia.** Par là… environ… Les délais sont serrés.

**Artiom.** À partir de cette date j’ai lié des espoirs. Une femme, des enfants, un travail… Un trou dans le bagel.

**Ioulia.** La lumière m’accompagnera. Le jeune homme nourrissait une faiblesse pour le mot « adéquat ». Il l’utilisait à tout bout de champ. La prof de littérature russe proposait des synonymes : correct, adapté. L’homme disait sans aucune raison : « la montre est adéquate », « j’ai dîné de façon adéquate ». (*Soudain*.) D’ailleurs, ta prof n’était pas indifférente envers toi. Amour platonique. Toute l’école le savait. La responsable nous a fait une leçon, adéquate… Trop émue. Ça ne convient pas. Elle ne savait pas le cacher. Il y avait tout un travail pédagogique à faire. J’avais pitié d’elle. Cultivée. Tsvétaïeva, Pasternak, Brodsky. Difficile pour ces gens-là… On cherche ?

**Artiom.** Ta concurrente.

**Ioulia.** Sans question de sexe en tête. Bientôt elle sera prise. De façon adéquate… Quel vin remarquable ! Je fais l’impasse sur les boissons fortes ; Je ne consomme pas d’horreurs gazeuses. Je gagne pas mal. J’économise pour mon appartement. Je ne prends pas d’entrée.

**Artiom.** La soupe est négligée. Vous allez vous abîmer l’estomac.

**Ioulia.** Je m’en passerai. Le niveau d’exigence sexuelle n’est pas surélevé. Plutôt tranquille. Je suis reconnaissante, vous ne cherchez pas à fouiller dans mon passé. J’ai l’impression que nous nous connaissons depuis une éternité. Je devine vos aspirations intimes. Elles sont nobles. Vivement que je me marie.

**Artiom.** Vous avez besoin d’un enfant, pas d’un mari.

**Ioulia**. Malheureusement les deux sont liés. Les méandres ont fait des détours, tout ébranlées. Autrefois ils étaient équilibrés, et soudain partis à vau-l’eau. Je vivais tranquillement, sans souci. Je me domine. Un individu féminin ne suscite pas d’intérêt. L’homme est-il capable de remplir ses fonctions ?...

**Artiom.** Oui, il en est capable. Elle dirige, le fait marcher.

**Ioulia** (*passant au tutoiement*)*.* Où as-tu fait ta scolarité ?

**Artiom.** Dans le quartier Chtchoukinskaïa.

**Ioulia.** Moi aussi… Tu te souviens de la soirée de fin de l’école ? La directrice avait autorisé à inviter des élèves des autres classes. Sous l’autorité des ancêtres. Votre classe de 10e, avec les garçons en minorité.

**Artiom.** Oui, vaguement.

**Ioulia.** Tu avais invité à danser une écolière de 8e. Parmi toute cette foule c’est elle que tu avais choisie. Des couples se cachaient derrière la colonne, et en sortaient. Tu la serrais contre toi… Pas fort, à peine, juste un peu. Tout jeunot toi aussi… les nerfs à fleur de peau… En rentrant à domicile, maman observait en douce sa fille…

*Pause.*

**Artiom.** Vous êtes en chemisier vert. Une teinte verdâtre dans le chemisier.

**Ioulia** (*se penchant brusquement*). Vous vous souvenez ?

**Artiom.** La danse, et la colonne, et le chemisier vert.

**Ioulia.** Vous avez commencé à changer. Des lueurs d’intérêt pour moi se sont fait jour.

**Artiom.** Pourquoi cette urgence ?

**Ioulia.** Avec la grossesse des difficultés apparaîtront.

**Artiom.** Vous voulez des enfants ?

**Ioulia.** Oui, j’ai très envie.

**Artiom.** Une fille, évidemment ?

**Ioulia.** Un garçon aussi. Et une fille.

**Artiom.** Ouh là, vous allez vite.

**Ioulia.** Logique. Des enfants rapprochés. J’aurai le temps.

**Artiom.** Vous auriez pu aussi accélérer plus tôt…

**Ioulia.** Je vous prie humblement de m’épargner ces bêtises. Vous aussi vous auriez pu.

**Artiom.** Allons donc, j’aurais pu…

**Ioulia.** Parfois les hommes ne savent pas s’ils ont des enfants. Je suis obligée de me rattraper. A côté d’un homme je serais à plus vastes capacités ? Je voulais des enfants, ça n’a pas marché. Quelle horreur, cette malchance… Je songe à me lancer dans des relations romantiques, mais non, je veux me marier.

**Artiom.** Avec qui ?

**Ioulia.** Avec vous. Vous me plaisez. Je suis amoureuse. À vous de décider. (*Elle sort*.)

***Le Serveur*** *se tient à côté, dans l’attente.*

**Artiom.** Un verre de vin.

**Le serveur** (*apportant* *le verre*). Ne la faites pas languir avec cette demande en mariage.

**Artiom.** D’où le savez-vous ?

**Le serveur.** Je lis sur les lèvres. Soyez d’accord.

*Un banc dans un parc.* ***Ioulia****, puis* ***Valéria****.*

**Ioulia (***discute avec un interlocuteur invisible*). Une amie a un fils qui est étudiant à l’université. Elle a accouché à dix-huit ans. Un laideron. Elle s’occupe de son mari et de ses enfants. Son mari rentre du travail, elle lui saute au cou de joie. Un vrai toutou. Il commence aussi à la caresser. À sa façon, de manière virile. Elle a fait des confidences sur ce sujet. Elle le regrette. Des détails trop intimes. Elle est persuadée que son mari ne laissera pas la famille sans locomotive. Les enfants et leur papa jouent au train. Elle-même s’était nichée à l’arrière. Le Papa se changeait pour mettre un survêtement. Les enfants copiaient leur papa. Ils allaient dans leur chambre, prenaient leur pantalon de survêtement et leur pull, et se changeaient aussi. Ils se mettaient à genoux, formaient un train. Ils klaxonnaient, il n’y a plus de trains comme ça. La locomotive est le papa. Il sifflait plus fort que les autres. Un jour, ils revenaient à la maison, ils se sont fait attaquer par des hooligans qui ont mis son mari par terre, ils allaient le frapper. Elle s’est jetée sur son mari, l’a recouvert de son corps. Les hooligans stupéfaits leur ont craché dessus et se sont enfuis. Vous vous imaginez ?! La femme qui couvre son mari de son corps et le sauve. Vous ne dites rien ? Madame est censée d’être amusée. Elle écoute et fait le tri entre les vérités et les mensonges. Elle se tient aux aguets, elle écoute attentivement et passe tout au crible. La femme est un filtre, elle filtre. Elle stocke des informations douteuses au cas où elle en aurait besoin.

*Elle continue à s’adresser à un interlocuteur invisible.*

Bonjour, Youri Petrovitch. Mon mari s’appelle Alexandre, Alexandre Nikolaevitch. Il est ingénieur dans une usine immense. Vous et moi, nous nous sommes rencontrés lors d’une réunion où vous défendiez la position de votre entreprise et j’étais votre adversaire. Voilà mon fils, il est lycéen. Ma fille, pensée enfantine. L’autre jour, elle m’a demandé de quelle couleur était ce qui est sucré. J’ai dit rose. Elle a objecté : « Non, plutôt rouge ». – « De quelle couleur est le goût acide ? – « Bleu ». – « Et le salé ? » – Marron ».

Je n’ai pas l’intention de me perdre en paroles. Ils se mettent d’accord entre eux... Ils sympathisent... Moi, par exemple, je joue le rôle de patronne. Tu n’as pas mis ta cravate au bon endroit, je l’ai remise à sa place. Chaque chose à sa place. J’ai lu un article terrible l’autre jour : un quart des filles ne se marieront jamais. Sont-elles dépourvues de talent, non instruites ? Non ! Elles ne sont pas actives, elles ne sont pas sexy. Et il y a des familles où la femme et le mari ne se sentent jamais en paix, même séparés pour un bref intervalle. À l’aéroport, j’ai assisté au rendez-vous d’amoureux. La femme accueillait l’homme. L’homme a brandi son passeport, il attendait la permission de passer. Elle ne tenait pas en place : elle sautait, faisait des signes, envoyait des baisers. Il est inconvenant pour une femme d’être seule. Il n’est peut-être pas très futé, il n’a pas de voiture, pas d’avion, il boite, mais il est à elle. On se dispute avec lui, mais on pense à lui toute la journée. En France, en automne on fête la Sainte-Catherine, fête traditionnelle des jeunes filles non mariées. Des objets artisanaux et des chapeaux extravagants sont fabriqués pour la fête, le vert et le jaune étant les couleurs prédominantes. Le vert symbolise l’espoir du mariage et le jaune la sagesse qui vient avec l’âge. Autrefois, la fête était célébrée partout, dans les villages et les villes, aujourd’hui elle a perdu ses racines. La femme est déchirée par ses complexes. Elle est anxieuse, sur les nerfs. Qu’y a-t-il au-delà du bord ? L’inconnu, le précipice ? Elle veut un homme et le repousse sans ménagement.

Fin août. Il fait étouffant même la nuit. Je m’allonge sur le plancher pour dormir, toute habillée. Sur le plancher. Le parquet est chaud. Alors je m’allonge. Je vais chercher une couverture et je m’allonge. Amusant de dormir sur du dur sans aucune contrainte dans les mouvements. Je vais me rouler sur le parquet. Je vais me blottir comme je le faisais quand j’étais enfant. Je vais me mettre en boule. Dormir toute habillée ou je me déshabille ? Autrefois je ne dormais jamais avec mes vêtements. Puis-je briser la règle ? Je vais prendre une couverture. Pour la mettre sur le plancher. Rien à faire le samedi et le dimanche, j’irai visiter une exposition.

***Valéria*** *entre.*

**Valéria.** Alors, vieille branche, tu bouges ? (*Elle la prend dans ses bras, lui fait un baiser.*) Je ferais des enfants pour toi. Fais-le vite. Si tu ne te maîtrises pas, alors quel malheur. Tu as besoin d’un thérapeute d’urgence. Ou mets-toi au lit avec un homme perdu, ça te fera du bien.

**Ioulia.** Ce n’est pas avec un morceau de pain qu’on attire un homme. Il n’y en a qu’un en vue. Ça date peut-être de l’école. Voici le chemisier vert, à lui de décider.

**Valéria.** Tu es stupide, pas un chemisier vert. Arrête avec ton chemisier et tes souvenirs d’école. Le passé ne reviendra pas. L’avenir est sans nuage et radieux. J’ai pitié de toi ! Nous étions assis au même pupitre. On copiait, chuchotait. Les gars nous draguaient. Les deux à la fois. Les deux étaient jolies, mignonnes. Avec des derrières et des seins arrondis. Des beautés sorties d’un tableau. Ils regardaient fixement, sans ciller, pas du tout gênés. Les profs n’intervenaient pas, ils attendaient que les gentlemens-écoliers reviennent à la raison. Les enseignants, eux aussi, se laissaient aller. Ils supposaient ce que nous allions mériter. Et toi qui parles de chemisier, ton chemisier...

**Ioulia.** Pas moi, non, lui qui s’en est souvenu.

**Valéria.** Il s’en est souvenu, alors c’est du sérieux. D’habitude les gars oublient. Alors à nous de nous souvenir. Evidemment, vert. Comment était-il ? Carrément vert !

**Ioulia.** Pas vert foncé mais avec une nuance verdâtre…

**Valéria.** Évidemment, avec une nuance verdâtre ! L’homme est solidaire, une victoire, déjà. Il est convaincu de la nuance verte, ça signifie qu’il en était ainsi.

**Ioulia** (*les yeux écarquillés*). Même si je ne m’en souviens pas ?

**Valéria.** Quelle importance ? Que tu t’en souviennes ou pas. Un chemisier de nuance verdâtre. Il l’a déclaré ?

**Ioulia.** Oui, une nuance verte.

**Valéria.** Et rien d’autre. S’il s’en souvient, ça veut dire que c’était comme ça. Vas-y !

**Ioulia.** Tu me prends pour une imbécile ?

**Valéria.** Je considère que tu es folle. Avec un esprit chagrin. Dis oui immédiatement. Sinon, tu vas tout gâcher. Une fois sous l’emprise de la folie, on est perdu. Difficile de s’échapper. L’homme semble réagir de manière adéquate...

**Ioulia** (*sèchement*). Arrête d’employer ce mot ! N’essaie même pas. N’essaie pas d’utiliser ce mot. (*Pause.*)

**Valéria.** Souvenirs ? Encore le chemisier vert ?

**Ioulia.** Tu as tout en abondance : tendresse, situation, mari ?

**Valéria.** Pourquoi tu me demandes ?

**Ioulia.** Tu es sincère ? Sûre de ton mari ?...

**Valéria.** Tu aurais dû y penser plus tôt. Je ne peux pas créer une progéniture pour toi.

**Ioulia** (*pleurant*). Tu es cruelle… Grincheuse... Sans cœur.

**Valéria** (*la prenant dans ses bras*). Je suis désolée, pardonne-moi. Prêter mon mari ? Attention qu’il ne devienne pas suspicieux. Et nous étions seules à le savoir.

**Ioulia.** C’est toi qui es folle, pas moi.

**Valéria.** Je m’en repends. Ça m’a échappé.

**Ioulia.** Les souvenirs sont une vengeance du diable. Ils tourmentent, oppriment, coupent dans le présent.

**Valéria.** J’ai une famille. Je suis heureuse. Tu m’as fait venir dans une planque, je me suis monté la tête. Tu as le droit de gagner du temps, juste un peu. Pas d’excès. Le rouleau de la colère est difficile à stopper, il entraîne dans l’abîme.

*Réunion de travail. Y participent* ***Rita****,* ***Ksénia****, des employés de l’entreprise.*

**Rita.** Où est Ioulia ?

**Ksénia.** Elle est retenue.

**Rita.** Ce sont les chefs qui sont retenus. Les instigatrices sont en retard. L’expression à la mode est : « approches basées sur le risque » dans les opérations de l’entreprise. Avec un trait d’union ou en un seul mot ?

**Ksénia.** En deux mots.

**Rita** (*sortant de son sac*). Le tableau de Gustave Courbet *L’origine du monde*. Amusant. (*Elle passe la reproduction à Ksénia*.)

**Ksénia.** Velu, le pubis !

**Rita.** Pas le pubis mais la patrie de l’humanité. Le sein qui n’est pas vide mais… saint !

**Ksénia.** Rien à examiner. Chacune en a le sien. Aux hommes de s’émerveiller. L’intérêt est pour eux. Je suis indifférente. Elle s’est excusée au téléphone d’être en retard.

**Rita.** Excusée devant qui ?

**Ksénia.** Probablement devant un admirateur.

**Rita.** Invente mais reste raisonnable.

**Ksénia.** Elle le passe sous silence.

**Rita.** Et à moi ?

**Ksénia.** On se confie jusqu’à un certain point.

**Rita.** On verra.

**Ksénia.** Ils écrivent des lettres. Les envoient par la poste.

**Rita** (*riant*). Une nouvelle madame de Sévigné.

***Ioulia*** *entre en courant****.***

**Ioulia.** Excusez-moi. J’ai mal calculé mon temps.

**Rita.** Tu as rencontré ton amoureux ?

**Ioulia.** Oui.

**Rita.** Il t’a entraînée dans son lit ?

**Ioulia.** Inévitablement.

**Rita.** Tu as présenté tes excuses pour le retard ?

**Ioulia.** Il est très ponctuel, il ne supporte pas les retards.

**Rita.** Il est plus âgé que toi ? Tu es vieille.

**Ioulia.** Ça ne te regarde pas. Passons à la réunion.

**Ksénia.** Oui.

**Rita** (*à Ksénia*). Inutile d’aboyer, je vais tous chasser. (*À Ioulia.*) Troglodite ! J’ai ordonné de représenter l’entreprise, ce qui signifie que tu as récupéré certaines fonctions de gestion ? T’es un zéro. Tu cancanais : « Je suis ouverte à la discussion », « You may relax ». (*Consultant son carnet de notes.*) « Puisque dans le contrat vous avez conservé cette phrase, je vais ressentir de la préoccupation ». Qui peuvent piquer au vif tes émotions ? Licence, carte blanche demandée ?

**Ioulia.** Quelle licence ?

**Rita.** La mienne ! Toi, ce n’est que du bla-bla. Je suis la cheffe, une responsable compétente.

**Ioulia.** Tu m’as délégué des responsabilités en tant qu’experte officielle de l’entreprise.

**Rita.** Pseudo-experte. Tu n’es pas habilitée à concocter des pronostics. (*Se plongeant dans son carnet de notes.*) « Rassemblons les remarques sous un seul parapluie, derrière un paravent commun ». Dans un langage fleuri. Acteurs clés, réaction situationnelle, ciblage, canaux de communication... Qu’est-ce que tu t’autorises ? Chaque marmotte est agronome dans son champ. Je suis propriétaire de l’entreprise. Tu es du menu fretin. Platre poitrine !

**Ioulia.** Tu te gonfles.

**Rita.** Au moins la troisième.

**Ioulia.** Je vais tomber enceinte, on va grossir sensiblement.

**Rita.** T’as trouvé un type ? Sombrée dans une aventure sentimentale ?

**Ioulia.** J’ai gaffé.

**Rita.** Le responsable doit surveiller ses subordonnées.

*Les collègues hommes se lèvent de leur table.*

**Le premier collègue**. Pendant que vous en êtes au concours de nibards, on va fumer.

**Le deuxième collègue**. Le standard moyen me convient parfaitement.

**Rita.** Toi aussi, tu vas jacasser ?

**Le premier collègue**. La plupart des tailles sont mignones. Le salaud gâche la vision. On ne négocie pas.

*Les collègues hommes disparaissent.*

**Ksénia.** La parole de l’homme qui compte. Ils sont meilleurs juges.

**Rita.** Ils se laissent aller, je vais tous chasser. (*À Ioulia*.) Troglodyte ! L’oiseau chante trop tôt, ou le chat va le manger. Dissonance cognitive ! Cerveau rebelle et vagin assoiffé. Dissonance cognitive. (*Un* *coup d’œil sur* *son carnet de notes*.) Production soigneuse, audit des systèmes de gestion de la qualité, benchmarking... Tu as lancé une discussion sur les termes « consulting » et « conseil ». Es-tu autorisée à discuter de la terminologie ? Pourquoi as-tu été envoyé ? Tu n’as repéré que le superficiel. Une demande pour ta participation au symposium est arrivée. Avec ton niveau ! Je t’enverrai aux écuries pour fouetter.

**Ksénia.** Oh mes amies, devenues soudainement furieuses. Vous en venez aux mains.

**Rita.** Elle ne supporte pas le chocolat concentré ! Amer, le cacao est amer. Les connaisseurs le vénèrent ! Ils t’offrent un régal, profite du festin. Pourquoi les pauvres mecs font-ils un rapport ? Bon. Nous avons fait un vol à titre d’exemple. Une planche de contreplaqué au-dessus de Paris. Faisons une expérience. Il y a un type qui marche dans la rue. Décent, respectable. Et son outil traîne, au chômage. Un câlin souhaitable. Un vote rapide.

**Ksénia.** Je renonce.

**Rita.** À quoi ?

**Ksénia.** À tout.

**Rita.** On peut renoncer à tout, sauf à ça.

**Ioulia** (*avec sarcasme*). Faire un câlin ? Et si à contrecœur ?

**Rita** (*riant*). Si on le fait, ce ne sera pas à contrecœur. Cela ne dépend pas de lui. Nous ne lui demanderons rien. On va le forcer. Nous lui avons offert nos faveurs.

**Ksénia.** Quel vocabulaire, la chair de poule. Personnalités raffinées, subtilement réfléchies, traitement du beau monde... Élégant. Le style est une qualité innée. Style dans l’habillement, dans le discours, dans les relations avec les amis.

**Rita.** Les filles maîtrisent mieux l’argot que les garçons. Élevée dans une famille de sang pur, papa et maman vivaient en harmonie, l’adolescente s’étouffe dans une mer de jurons. Il existe des mots vulgaires dans les langues occidentales, prononcés sans honte par les dames de la haute société. Avec un beau sourire sur les lèvres. La dame déclame finement à son admirateur d’une voix aiguë : « Ne voudrais-tu pas dégager, mon chéri ? » « Oui, ma chérie, *avec plaisir*. » Quelle effusion jamais entendue au moment de l’apogée ! La plus belle, la plus délicate ... À l’école, nous pensions que l’os y gonflait, progressivement compris... L’humanité en quête de sens. Ça fait deux millénaires qu’elle cherche. Elle avait déjà cherché auparavant. Trouvé ? A-t-elle trouvé le bonheur ? A-t-elle trouvé un sens ? De l’argent, de l’argent en vrac : à quoi bon ? L’hostilité, l’agressivité : idem, à quoi bon ? Cruauté, immoralité : à quoi bon ?

*Le bureau se transforme en un appartement de deux pièces,* ***Ioulia*** *et* ***Ksénia.***

***Rita*** *vient de l’autre pièce en sous-vêtements, elle respire péniblement.*

**Rita.** Aucun plaisir sans mains et lèvres d’homme. Il est toujours debout…

**Ksénia.** Je renonce, je m’en passe. Chorale inutile. Ni à l’intérieur, ni à l’extérieur.

**Rita.** Tu proteste, contredis ?

**Ioulia.** Qu’est-ce que ça signifie – debout ?

**Rita.** Vas-y, vérifie.

***Ioulia*** *se précipite dans la pièce. Elle en ressort déchaînée.*

**Ioulia.** Tu l’as bandé ? Il est tout bleu, la gangrène va se déclarer.

**Rita.** La gangrène, oui, d’accord. Il ne voulait pas bénévolement, j’ai dû recourir à la force. Tu es furieuse ? Il n’est pas trop tard…

**Ioulia.** Un être vivant.

**Rita.** On lui a parlé humainement, il a marmonné. Noble, arrogant. Recruté ? Oui. Son salaire est budgété ? Oui. Quoi d’autre ? Apaiser sa bienfaitrice, sa chef. Voyez-vous, il a une femme…

**Ioulia.** Tu as perdu finalement la tête ?

**Rita.** Ferme-la. Je connais les tenants et les aboutissants. Ton péché, on le connaît. Je te tiens.

**Ioulia** (*poussant un cri sauvage, hystérique*). A-a-a !!!

**Ksénia.** Racontez, les copines. J’ai loupé cet épisode. Dites-moi.

***Ioulia*** *remonte l’ourlet de sa jupe à la taille, et se jette sur Rita à bras raccourcis, la frappe de toutes ses forces.*

***Rita*** *se débat,* ***Ioulia*** *emploie des prises d’arts martiaux. À un moment le combat entre actrices est remplacé par des sportives professionnelles.*

**Ksénia** (*courant autour des lutteuses*). Oh, mes chères, vous agitez les poings, en pleine bataille !

**Rita.** J’ai réchauffé le serpent. Voilà ce à quoi tu passais ton temps. En remerciement de ma générosité.

*Une première giclée de sang. L’athlète Rita saigne du nez.*

**Ioulia (***crie***).** J’ai détaché, reste les chaînes.

**Rita.** On n’en rien à faire de lui. Salaud ! Je le renverrai demain. Et vous. Des créatures impitoyables.

*Elles partent chacune dans un coin opposé de la pièce, comme dans un ring.*

**Ksénia.** Alors, les fillasses. Vous m’avez mêlée à vos mésaventures amoureuses. (*À Rita*.) Tu as lancé une affaire de nains, tu t’imagines une reine orientale. Elle s’exhibe. Sotte, quelle idiote finie.

**Ioulia.** Elle se colle, la souffrante, avec tout le monde, incapable de devenir enceinte. Courtisane.

**Rita.** Je vais t’en mettre une.

**Ioulia** (*toujours en position de combat*). Essaie, vas-y. Tu ne parviends pas à devenir enceinte. Moi du premier coup !

***Rita*** *estomaquée considère* ***Ioulia****.* ***Rita*** *a une crise d’hystérie : elle hurle, étale le sang sur son visage, elle est en larmes. À ce moment, les sportives sont remplacées par de véritables actrices.*

**Rita.** Menteuse ! Je n’en crois pas un mot ! Tu mens ! Tu te moques de moi ?

**Ksénia.** Il y a des chances d’être enceinte !

**Rita** (*en ricanant*). Alors, misérable. Tu as déjà connu l’atteinte à ta chasteté ? Tu t’es ingéniée à perdre ton honneur ? L’honneur entre les jambes.

**Ksénia.** Et comment ! Je suis digne, élégante.

**Rita** (*à Ioulia*)**.** Je ne te permettrai pas d’avoir un enfant. Je n’en ai pas et tu n’en auras pas non plus. Tu t’es entraînée. Frêle, malheureuse, à première vue. J’ai pensé te passer l’aumône. En mémoire tes inventions. Mais j’ai cousu une carrière, et tu es une apprentie.

**Ksénia.** Ioulia, Rita. Les meilleures copines se disputent. Ressaisissez-vous ! Je ne m’y attendais pas. On n’est pas loin d’une bagarre. Vous vouliez un type en commun. Ça bloque. On a été patientes, on le sera encore. On n’avait pas vraiment envie. Pas forcément de pénétrer… On vit paisiblement. Il est quelque part au loin, séparé de toi. Tu es dans ton coin, il est dans le sien. Tu ne penses pas à lui pendant des mois. Et vous vous êtes accrochés l’un à l’autre. On convenait... qu’il est à chacune. Mais non ! Le partage n’a pas marché.

**Rita** (*avançant à genoux vers Ioulia*). Je te mordrai aux genoux. Attention, ma morsure est venimeuse. (***Ioulia*** *frappe* ***Rita*** *qui roule sur le plancher*.) Étudiante brillante mais sans valeur. Je détestais les bons élèves, je me méfiais. Misérable. Sans enfants, sans mari. Tu veux me devancer ? Pas question ! Je suis la directrice générale, et tu n’es qu’une infime souris. Qui a besoin de ton pubis-éponge? Il y a en un million, débutantes assoiffées dehors. (*Debout*.) Bravement en avant.

*Elle reçoit un coup, tombe.*

*(Criant.)* Ne me frappe pas ! Tu étais charitable. Ne me tape pas. J’ai mal à la poitrine, au cœur. Douleur morale terrible. (*Un cri perçant*.) Maman !! Au secours !

**Ioulia** (*prenant son élan mais laissant immédiatement retomber sa main*). Maman ? Mais elle est morte.

**Rita.** Toujours avec moi. J’irai sitôt à sa rencontre.

**Ioulia.** Tu la retrouveras, ne te presse pas. (*Lui jetant une serviette*.) Va, essuie ta morve. Je ne vais pas te frapper.

**Rita** (*prenant* ***Ioulia*** *dans ses bras*). Ma chérie, ma tendre ! Depuis le départ de maman il ne me reste plus personne. Tu es la seule qui me reste, ma bien-aimée !

*Un banc dans un parc. Viennent* ***Ioulia*** *et* ***Valéria.***

**Valéria.** Des trucs dégoûtants ?

**Ioulia.** Il s’est enfui.

**Valéria.** Qui ? Où ça ?

**Ioulia.** Artiom. Tout semblait aller comme sur des roulettes, et puis soudain plus rien, plus de nouvelles. Il a arrêté de téléphoner.

**Valéria.** Ils sont peureux au moment décisif. Tu l’as effrayé ?

**Ioulia.** Comment ? Il était attentif, courtois.

**Valéria.** Vous avez couché ?

**Ioulia.** On n’est pas allé jusque là.

**Valéria.** Faut accélérer, pourquoi s’embêter ? Ils sont obsédés, ils ne pensent qu’à ça.

**Ioulia.** Je me suis attachée à lui. J’ai construit des châteaux en Espagne. Où on va vivre. Les premiers achats pour notre famille. Tout s’est écroulé en un clin d’œil.

**Valéria.** Tu l’appelles ?

**Ioulia.** Régulièrement. Il ne décroche pas. Au travail on m’a dit qu’il était en déplacement pour longtemps.

**Valéria.** Vraiment en déplacement ?

**Ioulia.** Bah oui. On sortait, on se promenait, et puis voilà qu’il a disparu dans un coin de l’univers. Vengeance ! Peine fatale !

**Valéria.** Punie ? Tu me raconteras ?

**Ioulia.** Jamais !

**Valéria.** Grand malheur. Supporte-le individuellement.

**Ioulia.** Pour rien au monde !

*Un moineau se pose sur le banc et se met à gazouiller passionnément.*

**Ioulia.** Il m’a trouvée ici !

**Valéria.** De qui tu parles ?

**Ioulia.** Du moineau. Il me harcèle.

**Valéria.** Tu le reconnais ?

**Ioulia.** À la voix.

***Valéria*** *dévisage* ***Ioulia*** *attentivement.*

**Valéria.** Dans l’Antiquité les prêtres devinaient l’avenir d’après le vol des oiseaux ? Les augures ? Tu as besoin d’un augure ?

**Ioulia.** Les augures sont des escrocs. Je devine à propos de quoi il gazouille.

**Valéria.** Tu parles de quoi ?

**Ioulia.** Accouche ! Accouche ! Sinon ce sera tard.

**Valéria** (*se levant*). Je m’en vais. Trop dangereux avec toi.

**Ioulia.** Ne pars pas. Restons un peu en silence. On va chasser le moineau. (*Elle fait un geste de la main pour le faire partir*.) Pchitt ! Tu m’ennuies. (*Le moineau s’envole*.)

*Un centre de Médecine reproductive.*

*La* ***Consultante****, une femme courtoise, délicate, et* ***Ioulia.***

**La Consultante** (*remplissant un formulaire*). Ioulia Nikolaïevna, il faut que je pose des questions.

**Ioulia.** Oui, je suis à vous.

**La Consultante**. Vous comprenez, en gros, en quoi consiste l’opération ?

**Ioulia.** J’ai lu et relu sur ce sujet.

**La Consultante**. Vous êtes mariée ?

**Ioulia.** Non.

**La Consultante**. Sur l’aide de qui comptez-vous ? Vous vivez avec quelqu’un ?

**Ioulia.** Avec ma maman.

**La Consultante**. Un climat de confiance règne dans la famille ?

**Ioulia.** En accord avec notre âge.

**La Consultante**. Vous avez pris votre décision en toute autonomie ?

**Ioulia.** J’ai réfléchi à un horizon de dix ans.

**La Consultante**. Nous allons continuer ensemble.

**Ioulia.** Vous avez des enfants ?

**La Consultante**. Une fille. Nous réfléchissons à un garçon. L’enfant ne doit pas être un acte de vengeance à l’égard des hommes qui n’ont pas su vous rendre heureuse… L’enfant sera votre bonheur, le plus grand, un bonheur suprême. Les soucis mineurs iront au second plan.

**Ioulia.** Je peux prévoir clairement mon avenir.

**La Consultante**. Je n’ai pas l’intention de vous lire des préceptes, de faire la je-sais-tout. Les détails, nous verrons après. Vous êtes une femme indépendante. D’ailleurs, les enfants tombent malades...

**Ioulia.** Dans le bas âge, j’étais souvent malade, maintenant ça va.

**La Consultante**. L’enfant a besoin de communication avant la naissance, dans le ventre de sa mère. Il écoute, il comprend. D’après les intonations. Les formules magiques : « Je t’aime », « Mon chéri », « Bravo », répétez-les toute votre vie. Soyez toujours en train de dialoguer avec votre enfant. Répondez à ses questions. Posez-lui les vôtres. Si vous ne lui donnez pas le maximum dans l’enfance, ça se manifestera plus tard. Vous avez eu des échanges sexuels ?

**Ioulia.** Il y a longtemps.

**La Consultante**. Et maintenant vous avez un partenaire sexuel ?

**Ioulia.** Non. J’aurai de bonnes relations avec mon enfant ?

**La Consultante**. Vous lui donnerez votre amour. En échange vous recevrez le sien.

**Ioulia.** Mon enfant demandera où est son père... Ou il aura besoin de lui...

**La Consultante**. Vous lui tiendrez lieu de père et de mère. Votre décision est définitive ? Personne ne décidera pour vous. Le domaine où les hommes n’ont pas leur mot à dire. Ils ont un avis consultatif.

**Ioulia.** Il grandira, on se fera des plaisanteries burlesques ? Un conseil de famille. Les dépenses en premier lieu. Elle se mariera. Je l’aiderai. À garder les enfants, mes petits-enfants.

**La Consultante**. Vous avez eu des grossesses ?

*Une pause.*

**Ioulia.** Non.

**La Consultante**. Quand était la dernière ?

**Ioulia.** J’ai dit que non.

**La Consultante**. Elle s’est normalement déroulée ?

**Ioulia.** J’ai dit que non.

**La Consultante**. La grossesse s’est terminée par un accouchement ou vous l’avez interrompue ?

**Ioulia.** J’ai dit que non.

**La Consultante**. D’accord. La fécondation extracorporelle consiste en une insémination *in vitro*, dans une éprouvette, et ensuite en le transfert de l’embryon dans l’utérus. L’essentiel est que l’embryon s’y installe. Le nombre d’opérations réussies est très élevé. Nous sélectionnons les donneurs avec soin, nous prenons en compte leurs caractéristiques physiques et physiologiques. Vous êtes tendue ?

**Ioulia.** Oui, très.

**La Consultante**. L’opération va se passer avec succès. Ne vous inquiétez pas. L’événement le plus significatif de votre vie.

**Ioulia.** L’opération n’est pas un problème. Suis-je capable de donner le nécessaire ?

**La Consultante**. Vous avez pris la décision ?

**Ioulia.** Oui. Définitive.

**La Consultante**. Veuillez signer ici, ne tentez pas de retrouver le donneur. Une exigence des juristes.

**Ioulia.** On va signer.

**La Consultante**. Voilà, parfait.

*Des coulisses côté jardin sort un groupe :* ***Ioulia****, le ventre rond, et devant elle, la protégeant, deux hommes, ses collègues.*

*Du côté cour viennent* ***Rita*** *et* ***Ksénia****. Les deux groupes se rapprochent lentement.* ***Rita*** *sort un pistolet de son sac.*

**Ksénia** (*horrifiée*). Range ça tout de suite ! Tu es cinglée.

**Rita.** Du calme. Un faux. Juste pour menacer.

**Ksénia.** Range-le immédiatement. Je te quitte.

**Rita.** Essaie un peu.

*Au fur et à mesure qu’ils se rapprochent les deux groupes d’hommes, au coude à coude, se placent en cercle autour de* ***Ioulia****, la protégeant, s’offrant au feu pour elle.*

*Les groupes s’arrêtent un instant l’un autour de l’autre,* ***Rita*** *tente de regarder au centre du cercle par-dessus les épaules des hommes.*

**Rita** (*criant*). Mon trésor, ma meilleure amie. Ton garçonnet sera fort, intelligent. Parce qu’il est souhaité.

***Ioulia*** *se précipite hors du cercle. Elle est retenue. Une voix masculine donne un ordre sec :*

Pas de mauvais tour ! La veille du moment d’accoucher.

*Les collègues se retournent et avancent le dos tourné.*

*Les groupes se séparent.*

*On entend un coup de feu.*

*Le groupe de* ***Ioulia*** *reste figé.*

*Rita, qui s’est suicidée, gît à terre,* ***Ksénia*** *se penche au-dessus d’elle.*

***Ioulia****, accompagnée de ses* ***collègues*** *revient vers* ***Rita****, se penche avec peine au-dessus d’elle et lui baise le front. On la soutient par les aisselles.*

**Ioulia.** Ma chère, ma chérie… Mon cœur…

**Un collègue**. Circulez, rien d’intéressant.

***Ioulia*** *part avec le deuxième collègue.* ***Ksénia*** *reste avec un collègue auprès de* ***Rita****.*

*Espace indéfini.*

*La* ***mère*** *de* ***Ioulia****,* ***Ksénia.***

*Des* ***femmes*** *font progressivement leur apparition.*

*Vient* ***Villageoise, la femme du gardien****.*

**La villageoise**. Du beurre fait maison, du bon, utile. Et du pain « Borodinsky ». J’ai pris un couteau, aussi. Servez-vous. Je pose ça ici sur le banc.

*Vient la* ***Maman*** *de* ***Denis****.*

**La Maman de** **Denis**. L’amie d’enfance fait son retour une nouvelle fois. Elle a pleuré. Je lui ai pardonné. Pardonné un demi-siècle d’absence. Le temps est venu de pardonner.

***Valéria*** *entre en scène****.***

**Valéria.** J’ai simplifié autant que possible mes relations avec mon mari. Il exprime des idées, je suis d’accord. J’ai rejeté des centaines de jugements : ton point de vue ne me convient pas, tu es obligé de prendre en compte mon opinion. Et autres absurdités du même genre. À la moindre allusion à l’intimité, je laisse tout en plan et je plonge sous les couvertures. Pas de prétendues migraines, pas de mélancolie. Les nanas sont de mauvaise humeur à ce moment précis.

*L’****interprète simultanée*** *entre en scène.*

**L’interprète simultanée**. En quoi suis-je coupable ? Ma belle-mère n’a pas pu laisser des enfants contagieux en contact avec ses petits-enfants. Le mari est confus, il ne prend pas parti. Vers qui se tourner ? Des copines de la fac ont divorcé. Il n’y en a pas beaucoup avec des enfants, certaines n’ont pas eu le temps d’en acquérir.

***La Consultante*** *entre en scène.*

**La Consultante**. L’opération s’est convenablement passée. Elle et moi sommes devenues amies.

*Trois grâces dénudées et enceintes entrent en scène : heureuses, enjouées, dans l’expectative.*

*Elles se regardent les unes les autres, pouffent de rire, se touchent le ventre mutuellement.*

*Elles disparaissent.*

[Ajout facultatif.

*Quelqu’un lit du Pasternak*.

Rendez-vous

La route est couverte de neige,

Les toits laissent choir des plaques,

Je vais me dégourdir les jambes :

Tu te tiens derrière la porte.

Seule, dans ton manteau d’automne,

Sans chapeau, sans galoches,

Tu luttes contre l’émotion

Et mâches de la neige.

Les arbres et les clôtures

Se suivent dans le lointain, dans l’obscurité.

Seule dans le blizzard

Tu te tiens debout au coin.

L’eau goutte de ton fichu

Le long de ta manche,

Et des perles de rosée

Étincellent dans tes cheveux.

Et une mèche blonde

Illumine : ton visage,

Ton fichu, ta silhouette,

Et ton caban.

Humide est la neige sur tes cils,

Dans tes yeux le chagrin,

Et toute ton allure est

Fait d’un seul bloc.

Comme si de fer

Trempé dans l’antimoine,

On t’avait passée par mon cœur

Pour le trancher.

Et en lui sont placés à jamais

L’humilité de ces traits,

Rien à faire

Que la lumière soit si cruelle.

De là cette nuit

Redoublée dans la neige,

Et je ne puis tracer une frontière

Entre nous.

Mais qui sommes-nous, et d’où,

Quand des rumeurs

De toutes ces années demeurent,

Et que nous ne sommes plus au monde ?

Fin de l’ajout facultatif.]

**Ksénia.** Ça fait longtemps que nous les attendons.

**Valéria.** Elle est calculatrice. Secrète pour l’instant.

**La Consultante**. Elle a raison.

**L’interprète simultanée.** Des embouteillages interminables sur les routes.

**Ksénia.** Difficile de circuler dans l’après-midi.

**La villageoise**. Je me perds à Moscou. Le bruit, le brouhaha. Des courses, remue-ménage. On marche, on trébuche. Quand le courant humain se précipite quelque part, je suis entraînée et dois le suivre ? Je finirai mes jours dans mon village.

**L’interprète simultanée.** Les accidents de la route se produisent aux carrefours. Effrayant. Un jour pareil le plus terrible passe.

**La maman de** **Denis**. Des tricheurs, des escrocs.

**Ksénia.** Ce que disait maman : « Tu attends, le temps avance lentement ».

**Valéria.** Un retard sur le chemin, sinon tout le monde serait arrivé.

**La Consultante**. Elle a économisé pour acheter un appartement. J’étais chez eux.

**La maman de** **Denis**. En banlieue moins cher.

**La Consultante**. Les maisons sont situées en plein dans la forêt, parmi les bouleaux et les sorbiers. Les passionnés plantent des fleurs, des parterres de fleurs. Des églantiers, des lilas. On respire facilement. Des aires de jeux pour les enfants riches en couleurs.

**La mère de Ioulia**. Les enfants poussent vite, surtout ceux des autres. À peine les a-t-on sevrés qu’ils se mettent à courir.

**Valéria.** Il va au pot sans qu’on le force. Il fait son lit, range ses jouets.

**La maman de** **Denis**. Il sait se servir de la cuiller.

**La mère de Ioulia**. Il dit ses premiers mots.

**L’interprète simultanée.** Les enfants pleurent la nuit, ils confondent la nuit et le jour.

**Valéria.** Parfois on ne va pas loin et pourtant la route paraît longue. Vivement que ça en soit fini !

**La Consultante**. Perception subjective du voyage. Le même trajet, et le temps se tisse encore et encore. En attente d’un acte significatif.

**Ksénia.** Un acte significatif donne naissance à une célébration.

*Soudain, le vent souffle, fort, brutalement. Un bruit, les feuilles qui virevoltent.*

*Les femmes se regroupent, se protégeant l’une l’autre. Le vent se calme de façon aussi soudaine.*

*Tous regardent inquiets d’un côté :*

- L’autobus est arrivé…

- Elle ne sort pas.

- Elle est coincée par la porte …

*Un fort cri d’homme retentit :*

- Aidez la femme avec enfant !

*Arrive* ***Ioulia*** *avec son fils de trois ans.*

**Ioulia.** Nous voici.

*Elle prend son fils dans ses bras. Le gamin embrasse fort sa Maman.*

*On entend la chanson* Sympathy *interprétée par le groupe britannique Rare bird (Oiseau rare, 1969).*

*Ci-dessous un texte bref qu’il est souhaitable de faire figurer dans le programme de la pièce.*

Compassion

Ton lit

Sera réchauffé par un plaid.

Tu as fermé la porte,

Elle est blindée.

Mais souviens-toi

De ceux qui dans l’obscurité des nuits

Restent sans amour, sans chaleur, sans feu.

Aime les gens,

Sois-leur compatissant, mon ami.

Fais le bien

Et sème-le autour de toi.

Aime les gens,

Fais le bien, mon ami :

L’amour fait défaut sur la terre,

La compassion manque autour.

(Traduction de V. Belozyorsky)

*Les personnages s’approchent de la rampe, se mettent à genoux.*

*Les spectateurs et les acteurs se regardent dans les yeux.*

*Au-dessus des femmes agenouillées se tient* ***Ioulia*** *avec son enfant dans les bras.*

FIN

1. Pour les spectateurs de l'âge avancé [↑](#footnote-ref-2)